

Essai historique et politique, sur la race des brebis a laine fine : tiré en partie d'un discours prononcé en suédois le 25 avril 1770 / par Claude Alstrom. Avec des observations physiques du même auteur sur la production de la laine fine des brebis.

Contributors

Alstrom, Claude.

Publication/Creation

A Saarbruck : Aux dépens de la Société typographique ; Metz : Et se vend ... chez J.B. Collignon, 1774.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/f3y4xhrk>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



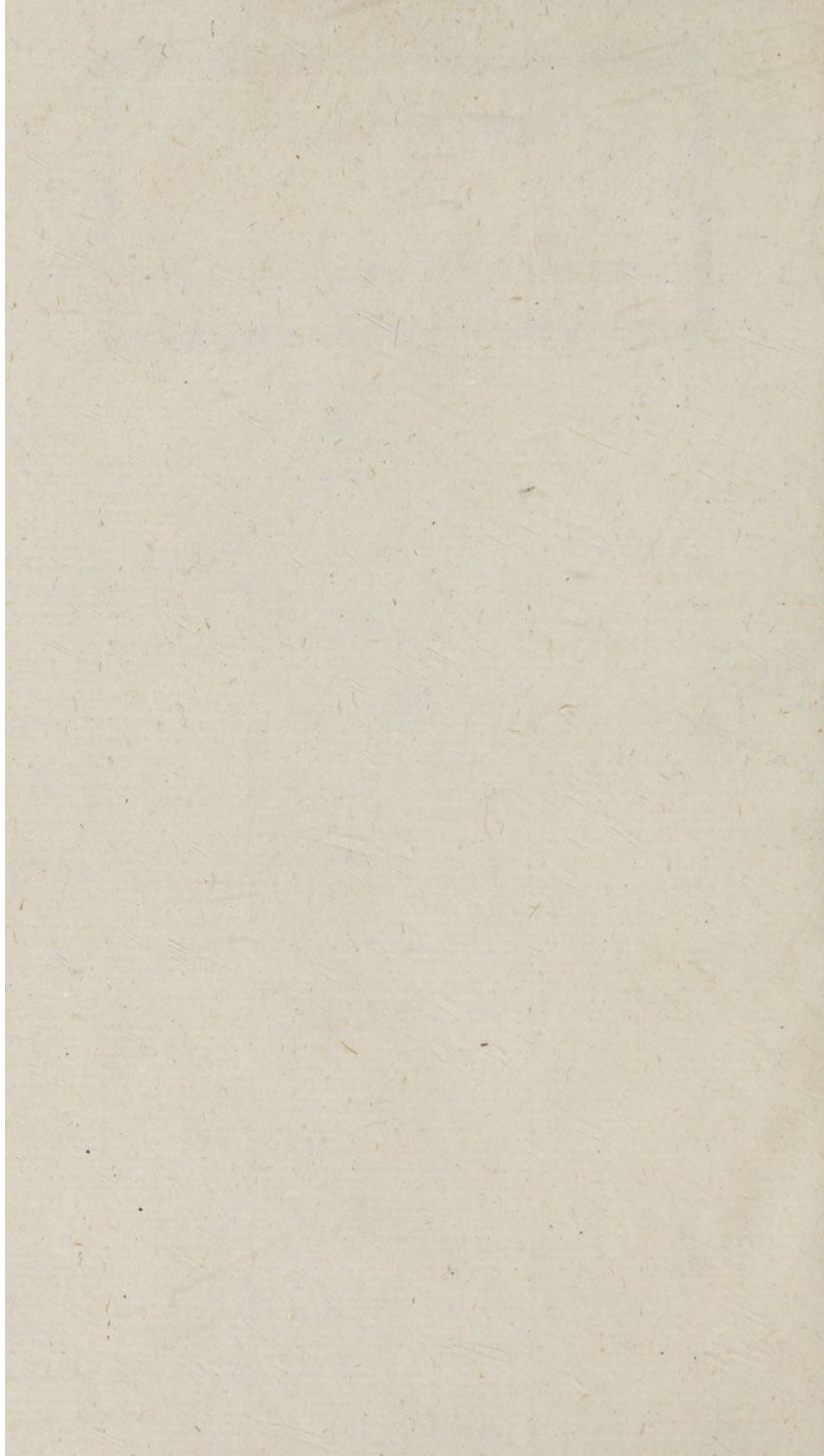
58,060/3 Sur.

Bibliothèque
de
M.^r Alexandre Godard.



Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b30549000>



ESSAI
HISTORIQUE
ET POLITIQUE,
SUR LA RACE
DES BREBIS A LAINE FINE,

Tiré en partie d'un Discours prononcé en Suédois le 25 Avril 1770, par M. CLAUDE ALSTROM, Assesseur au Conseil royal du Commerce de Suède, Membre de la Société Botanique de Florence, & Président de l'Académie royale de Stockholm.

*AVEC DES OBSERVATIONS PHYSIQUES
du même Auteur sur la production de la laine fine
des Brebis.*

Ouvrage utile aux Commerçans, aux Cultivateurs,
& à ceux qui sont à la tête du Gouvernement
économique des nations.

Hic labor : hinc laudem, fortes, sperate, coloni. *Virg.*



A SAARBRUCK,
Aux dépens de la Société Typographique.
Et se vend à Metz chez J. B. COLLIGNON.

M, DCC. LXXIV.

E 33 A 1

THE STONE

IT POLLUTE

THE

THE

The

The

The



The

The

The

The

The

The



ESSAI HISTORIQUE ET POLITIQUE

*Sur la race des Brebis
à laine fine.*

LES parties de la terre qui furent les premières habitées, ont été, sans doute, celles dont le climat est doux tempéré ; les hommes alors avoient peu de besoins, ils ne connoissoient que ceux de la nature , & les besoins de la nature sont en bien petit nombre, comparés à ceux de l'imagina-

tion. Les Sauvages ne connoissent encore que les premiers, les peuples policés sont tourmentés par les seconds : peu considérables dans le commencement des sociétés politiques, ils sont devenus infinis avec le temps, & sont aussi essentiels aujourd'hui au bonheur de l'homme, que sa subsistance l'est à sa conservation. Vagabonds & errans sur la surface de la terre, les hommes recevoient d'elle des alimens pour se nourrir ; ils se vêtissoient de ses productions, dont ils formoient aussi leurs habitations ; mais au fur & à mesure qu'ils se multiplierent, il fallut aussi que leurs subsistances se multipliaissent. Le besoin les rendit industrieux : ils cultivèrent la terre pour la rendre plus féconde ; elle le

fut davantage dans les endroits où les animaux séjournèrent : On le remarqua , & l'usage des engrais s'introduisit. Le hasard fit tuer un animal , d'autres animaux le mangerent ; les hommes les imiterent , & crurent alors que tous ces animaux n'existoient que pour eux : ils firent de leur chair leur principale nourriture , tandis que de leurs troupeaux , ils fabriquerent leurs vêtemens. En même temps s'établit parmi eux les propriétés , chaque famille eut la sienne , & dans chaque famille le plus ancien eut une autorité que tous ses membres respectèrent. Plusieurs familles se réunirent pour la défense & pour l'usurpation ; elles se choisirent un chef qui commanda à tous les autres chefs ; il fit des Loix , elles furent

acceptées, on s'y soumit & qui osa les enfreindre fut puni. De cette réunion des hommes en société, naquit de nouveaux besoins, il fallut y pourvoir; on le fit : mais d'abord par des moyens grossiers, qui avec le temps se perfectionnerent. L'art de l'agriculture le fut en même temps que celui du berger, & bien plus rapidement tous deux que les autres, parce qu'ils intéressoient essentiellement la subsistance & le vêtement. Les chefs prenoient soin des troupeaux, & les conduisoient, tandis que les autres qui leur obéissoient, cultivoient la terre. On imagina l'art de filer la laine, & bien-tôt après on connut celui de l'employer. Les troupeaux alors devinrent plus intéressans, & plus l'art des manufactures

se perfectionna , plus on s'occupa du
soin de multiplier les animaux utiles
qui fournissoient les matieres qu'on
y employoit. On peut juger des pro-
grès rapides que les Juifs firent dans
l'art des manufactures , par la multi-
plicité des ornemens du tabernacle ,
par les vêtemens des Prêtres , de
leurs Chefs & de leurs Souverains.
Les troupeaux étoient alors une des
principales richesses des Hébreux ,
puisque les historiens sacrés disent
que la défaite des Moabites leur
valut six cents soixante-cinq mille
brebis ; que celle des Hagabites en
rapporta deux cents cinquante mille
à la seule tribu de Juda ; que Mesa ,
Roi des Moabites payoit à Joram un
tribut annuel de deux cents mille
brebis , agneaux ou beliers. Les

Phéniciens furent après les Hébreux, le peuple qui porta plus loin l'art des manufactures de laine, ils le firent connoître dans toutes les parties du monde. Les Grecs faisoient un si grand cas de la laine, ils la regardoient comme une si grande richesse que chez eux, il étoit défendu d'égorger, même pour les sacrifices, les jeunes brebis & celles qui n'avoient pas été tondues auparavant. Chez les Rois de Rome, l'homicide s'expioit en donnant une brebis, & les Sénateurs conduisoient eux-mêmes leurs troupeaux.

Vingt - un an avant Jesus - Christ, on faisoit à Malthe des draps fins, & longtemps avant, les Espagnols & les Portugais avoient reçu des Phéniciens l'art de manifacter la laine,

& du temps de Strabon (*), les étoffes de laine d'Espagne jouissoient déjà de la plus grande réputation.

La découverte du nouveau monde arrêta les progrès des manufactures de laine des Espagnols. Leurs laines & les productions de ces manufactures les auroient rendu le peuple le plus puissant de l'Europe. Leurs conquêtes en firent le peuple le plus riche, mais en même temps le plus foible & le moins redoutable. L'Espagne n'eut plus qu'une richesse idéale & fut presque entièrement privée de sa richesse réelle. Au génie actif & laborieux qui animoit tous ses habitans, succéda une indolence orgueilleuse, qui étouffa en eux le germe de toute espèce d'industrie

(*) Il vivoit sous Tibere.

cultivatrice. Elle avoit résisté à la puissance formidable des Romains ; maîtresse des mines du Pérou & du Mexique, elle ne put conserver sa conquête qu'en détruisant ceux qui en étoient les légitimes possesseurs. Enfin, régorgéant d'or elle souffrit les maux de la pauvreté. Cela paroîtra incroyable à quiconque ignore ce qui s'est passé en Espagne depuis 1492, sur-tout, lors qu'il lira dans D. G. de Vistariz, que depuis cette année jusqu'à 1724, les Espagnols ont reçu de l'Amérique cinq mille millions de piastras en or & en argent, ce qui fait en argent de France, la piastra sur le pied de cinq livres, plus de cinquante deux mille millions. Cette somme immense n'est point restée en Espagne, elle a passé chez

les nations voisines , qui ont fourni à ses habitans & à ceux de ses colonies , les productions de la terre & des manufactures dont ils manquoient. L'Espagne possédant un territoire naturellement fécond , n'a plus eu qu'un sol infertile ; sa population n'est aujourd'hui que de sept millions cinq cent mille hommes , & du temps des Romains , elle étoit si considérable , suivant ce que rapportent les auteurs de ce temps , qu'elle paroît incroyable.

Les Espagnols , au reste , n'étoient pas le seul peuple de l'Europe qui connût l'art de manifacter la laine. Dès le neuvième siècle , presque toutes les nations de cette partie du monde , avoient chez elle des manufactures de draps , mais non pas en

assez grande quantité pour en faire une branche de commerce d'exportation. Charlemagne un des plus grands Rois qui aient paru , si on oublie ses momens de fanatisme & de superstition, avoit donné au commerce des Européens une nouvelle activité par l'établissement des manufactures de Lyon, de Tours, d'Arles, de Rome & de Ravene. A cette époque toutes les manufactures de laine de la Flandre & du Brabant commencerent à être célèbres ; elles se soutinrent jusqu'en 1305. Celle de Louvain seule possédoit quatre mille maîtres & cent cinquante mille ouvriers; une partie de ceux-ci vexés par leurs maîtres , quitterent le pays & se retirerent en Hollande, en Angleterre & dans différens pays de l'Allema-

gne, où ils établirent des manufactures ; celles de la Hollande eurent le plus brillant succès : en 1624, elles fabriquoient vingt - six mille pièces de draps de la première qualité. En 1659, cent quarante familles Angloises d'ouvriers passèrent en Hollande, dont l'industrie fut toute entière pour les fabriques de draps fins, qui se perfectionnant de jour en jour, égalerent, si elles ne surpasserent pas, celles des autres nations. Toutes les manufactures de la Hollande ont perdu, non leur réputation qui est aujourd'hui la même qu'elle étoit autrefois, mais l'étranger qui rebuté de la cherté des étoffes, en a fait des demandes moins considérables. Cette cherté a été la suite nécessaire de celle de la main-

d'œuvre occasionnée par le renchérissement des vivres. Les manufactures de Leyden & d'Utrecht, produisent encore aujourd'hui comme autrefois, des draps de la plus grande perfection ; ils peuvent soutenir la concurrence de ceux de France & d'Angleterre ; ils ont la solidité des uns & l'éclat des autres ; mais les draps noirs d'Utrecht leur sont supérieurs : les camelots de Leyden, égalent ceux de Bruxelles ; pour les ratines, elles le cèdent à celles des Anglois, mais l'emportent sur celles de France.

Les Anglois ont bien plus fait pour leur commerce que les Hollandois pour le leur. En remontant aux temps les plus reculés de la monarchie Britannique, on voit

leurs Souverains s'occuper du soin de leurs laines & de leurs manufactures de lainage : plusieurs des loix d'Ina furent faites pour les unes comme pour les autres ; dans l'intervale du temps qui s'écoula depuis 712 jusqu'en 727, on les vit s'occuper du soin de multiplier leurs races de moutons. Alfred, Edgard y donnerent la plus grande attention, & sur-tout le dernier, qui délivra l'Angleterre de la race carnassiere des loups. Depuis ce temps les laines d'Angleterre devenues plus abondantes, purent suffire à ses manufactures, puisque Henry II défendit qu'on se servît des laines d'Espagne, & qu'on les mêlât avec celles d'Angleterre pour la fabrique des draps & autres étoffes ; quiconque contre-

venoit à la loi , payoit une amende , & l'étoffe étoit brûlée publiquement.

Les premières manufactures de laine des Anglois , dont il est parlé dans leur histoire , sont celles de *Lyncoln*, d'*Yorck* & d'*Oxford*. Dès l'onzième siècle , elles jouissoient déjà d'une grande réputation. Dans le douzième , celles de *Winchester* étoient renommées , & les droits que le Roi levoit sur les productions de ces manufactures , lui formoient déjà un revenu considérable. La largeur des draps Anglois fixée par les réglemens de l'année 1199 , étoit de deux aunes entre les deux lisieres & toute la pièce étoit soumise à une inspection rigoureuse ; le moindre défaut la faisoit rejeter du commerce , elle ne pouvoit être vendue.

Mais ce ne furent pas ces réglemens qui contribuèrent le plus à la perfection des étoffes de laine angloise ; mais bien l'industrie des Flamans, qui forcés en 1331 de quitter leur patrie, trouverent chez les Anglois un asyle assuré contre l'oppression, & des moyens d'employer utilement pour eux-mêmes leurs talens qu'on encouragea par des récompenses & des privilèges considérables.

Dans le seizième siècle les Anglois ignoroient l'art du jardinage, au point qu'ils étoient obligés de tirer de l'étranger les légumes les plus communs, le choux, le navet ; mais ils exportoient tous les ans deux cents mille pièces de draps. Cette exportation augmenta tellement qu'au

commencement du dix - septième siècle, elle rapportoit tous les ans environ un million sterling, & vingt ou trente ans après, deux millions quatre cent trente-deux mille deux cent quatre - vingt - douze livres sterling, ce qui formoit environ le cinquième de l'exportation générale de la nation. Si nous en croyons le discours que fit un Membre du Parlement en 1739, les manufactures de laine employoient alors environ un million & demi de personnes.

Que la liberté dont jouissent les citoyens & les étrangers en Angleterre, ait contribué à l'augmentation des manufactures dans ce pays, c'est ce dont on ne peut douter : mais certainement cette augmentation fut aussi la suite nécessaire du soin qu'ont
pris

pris les Anglois de leurs troupeaux, & l'attention qu'ils ont donnée pour exciter leur multiplication. Dès le neuvième siècle, les Anglois avoient déjà une si grande quantité de laine, qu'ils en exportoient tous les ans environ cent mille sacs, de deux cent quarante livres d'Angleterre; sous Henry IV, cette exportation monta à cent trente mille, actuellement, elle est estimée monter à la valeur de deux millions de livres sterling.

C'est toujours en proportion de la consommation d'une denrée que sa culture augmente ou diminue : les cultivateurs Anglois assurés de vendre avantageusement la laine de leurs troupeaux, les multiplierent tellement, qu'on craignit sous Henry VIII

que la culture de la terre en souffrît. Cette crainte étoit fondée , puisqu'il y avoit alors des troupeaux de vingt-quatre mille bêtes à laine ; dans l'intention d'arrêter cette multiplication qu'on regardoit comme outrée , on fit un statut (1534), qui défendoit à tous particuliers d'avoir plus de deux mille moutons. Je ne fais pas si cette défense a été levée ; ce qui me feroit croire qu'elle ne subsiste plus , c'est qu'elle est incompatible avec les droits naturels d'un peuple libre , & que d'ailleurs toute l'Angleterre ne cesse de se plaindre de ce qu'on abandonne le soin de la culture des terres , pour ne s'occuper que de celui des troupeaux.

Jaloux & ambitieux , les Anglois ont , dans tous les temps , mis tout en

usage pour empêcher l'exportation de leurs laines & de leurs beliers. Edward III, en 1338, fit une loi rigoureuse pour la défendre ; elle fut renouvelée sous Henri VI en 1424. La loi d'Elisabeth de 1566, ordonnoit, pour la première fois, la confiscation de tous les biens du coupable, qui après avoir eu la main gauche coupée, devoit encore être retenu en prison pendant un an ; & en cas de récidive, la loi le condamnoit à être pendu, sans que le Roi pût commuer sa peine. Cette loi sévère subsiste encore dans toute sa force ; mais l'avidité plus puissante fait qu'on la brave, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, il sort tous les ans en contrebande pour près de deux millions de livres ster-

lings de laine, tandis que l'exportation de la laine manufacturée ne monte qu'à huit millions.

Quelque parfaites que soient les laines d'Angleterre, elles sont cependant bien inférieures à celles d'Espagne; & les Anglois eux-mêmes qui l'avouent, sont obligés malgré eux, de s'en procurer pour leurs fabriques de draps fins. Pour s'affranchir de cette dépense, comment les Anglois n'ont-ils pas encore tenté de multiplier chez eux la race des moutons espagnols. Sans détruire la leur, ils auroient pu ajouter ce surcroît de richesses territoriales à celles qu'ils possédoient déjà. Dans un peuple aussi actif, lorsqu'il s'agit de faire le bien du pays, cette négligence n'est pas concevable, à moins qu'elle n'ait

pour principe le préjugé vulgaire, que c'est à leur climat que les Espagnols doivent en entier la perfection de leurs laines. Que le climat ou le sol y ait contribué pour quelque chose, c'est ce dont on ne peut douter ; mais qu'il ait tout fait, c'est ce dont on ne peut être persuadé, quand on considère que la laine des moutons d'Espagne transplantés en Suède, n'a pas dégénéré : d'ailleurs tant de pays qui ont un climat semblable à celui de l'Espagne, ne recueillent cependant pas de leurs troupeaux une laine aussi parfaite. La manière dont les Espagnols élèvent, conduisent & nourrissent leurs moutons, voilà, je pense, le seul & unique principe de la perfection de leur laine. Dans toutes les nations,

le goût du commerce, celui de la navigation & des manufactures, & plus encore le luxe, a fait perdre celui de l'agriculture. On a laissé la culture des terres aux habitans de la campagne ; ces mêmes habitans ont été avilis par ceux des villes, qui les ont méprisé, & dans bien des pays le Gouvernement les a découragés par des traitemens durs & souvent même inhumains. Les possesseurs des terres n'ont vu dans le laboureur qu'un homme mercénaire, qui trop heureux de leur devoir la subsistance, ne devoit travailler que pour leur procurer les moyens de satisfaire leur vanité, leur orgueil, & souvent leurs goûts dépravés. On a eu des troupeaux ; mais on s'est peu occupé du soin de choisir les races, & de la

maniere de les conserver dans toute leur intégrité, moins encore de celle de les améliorer. Le conducteur d'un troupeau n'a été que le dernier & le plus vil de la communauté. Les Espagnols ont tenu une conduite tout - à - fait différente ; dans aucun temps ils n'ont pas perdu de vue le soin de leurs troupeaux. Les riches-mêmes de l'Amérique , qui ont étouffé en eux toute espèce d'activité, qui ont rendu l'Espagnol fier, vain, & orgueilleux , même dans la pauvreté , n'ont pu lui faire abandonner le soin de ses laines. L'Espagnol n'a plus cultivé la terre ; mais il a toujours donné la plus grande attention à la conservation de ses moutons : il a méprisé tous les arts , mais il a respecté celui du berger , au point

qu'on retrouve encore aujourd'hui parmi les Espagnols , les vestiges de cette vie pastorale , qui dans les temps les plus reculés du monde , honoroit & rendoit heureux ceux qui s'y livroient.

Tous les Gouvernemens de l'Europe ont fait de sages loix pour l'administration de la Justice ; ils ont donné la plus grande attention à l'établissement d'une police rigoureuse qui assurât la tranquillité publique ; des réglemens sans nombre ont été imaginés dans tous les pays , pour accélérer les progrès du commerce ; aucun peuple n'a négligé l'encouragement des arts & des sciences & même de l'agriculture : l'art du berger seul a été oublié ; l'Espagne a fait le contraire , elle a tout négligé

excepté le soin de ses troupeaux , des avantages considérables ont été faits aux possesseurs des bergeries ; on a un Code de loix entier fait en leur faveur , imprimé par ordre du Gouvernement , en 1731.

Les possesseurs des bergeries en Espagne, forment depuis un temps immémorial une société ou confrairie particuliere, dont les chefs s'assemblent à certains temps, dans certains lieux indiqués ; ils régulent dans ces assemblées la marche des troupeaux , font des Réglemens nouveaux , ou changent les anciens , tant pour ce qui regarde les bergers conducteurs, que pour ce qui peut intéresser la conservation du bétail. C'est aussi alors que chacun reconnoit celui qui lui appartient, & qui

par mégarde ou autrement a pu s'égarer & entrer dans les troupeaux des autres.

L'usage de ces assemblées pastorales subsistoit du temps des Gots. Euric IX un de leur Roi, donna en 466, une loi, non pour l'établir, mais pour le maintenir. Le Concile de Tolède de 633 en fait aussi mention. Pour que ces assemblées des pasteurs eussent plus de consistance, les Rois d'Espagne leur donnerent le titre de Conseil, & voulurent qu'il fût tenu en leur nom par un de leurs Officiers de justice, qu'ils chargerent spécialement de veiller à l'exécution de ces loix que le Conseil feroit ou qu'il auroit faites auparavant. Par là le corps des bergers acquit une si grande considération, qu'une Reine

de Portugal ne dédaigna pas en 1499 de lui envoyer un Ambassadeur , pour demander que les troupeaux Espagnols fussent envoyés pour paître sur les terres de ses sujets , leur promettant toute aide , secours & protection. Cette proposition ayant été acceptée , les troupeaux Espagnols ont toujours depuis été paître sur les terres des Portugais , auxquels chacun d'eux paye aujourd'hui une légère redevance ; mais il leur est expressément défendu par les loix qui leur permettent ces émigrations momentanées , de tondre leurs brebis sur les terres portugaises , & d'en vendre aucune ; & pour que cela soit observé , chaque pasteur est obligé avant que de sortir du territoire espagnol , de faire sa déclara-

ration de la quantité de bêtes qui composent son troupeau , & de donner caution , qu'il ne disposera d'aucune en faveur des Portugais.

Les troupeaux de laine fine d'Espagne ne sont pas sédentaires , ils passent d'un pâturage dans un autre. L'hyver on les met paître dans les plaines les plus basses des provinces méridionales , l'Estramadure , l'Andalousie & la nouvelle Castille , ou sur les terres des Portugais les plus voisines du territoire d'Espagne. L'été on les fait passer dans les provinces septentrionales , & on les tient de préférence sur les hauteurs & sur les montagnes de la vieille Castille & du royaume de Leon. Pour se rendre à leur destination , ils trouvent tous les passages ouverts. Les possesseurs

d'une terre inculte ne peuvent s'opposer à ce qu'ils la traversent, & ne doivent exiger pour cela aucune rétribution : il n'en est pas de même des terres ensemencées, des prairies, des vignes, des jardins potagers & des pâtures de bœufs, ni d'aucune espèce d'enclos, qui tous leur sont interdits, à l'exception cependant des plantations d'oliviers, par lesquelles les troupeaux peuvent passer, dans lesquelles ils peuvent aussi paître. La raison de cela, c'est que comme l'olivier est un arbre fort élevé, ses fruits ne sont pas exposés à être endommagés par le bétail, & que d'ailleurs ces plantations sont presque toujours sur des terrains communaux dont l'usage doit être pour tout le monde.

C'est à l'usage continuel que les pasteurs font du parcage, que l'Espagne doit certainement, en partie, la conservation de la bonté de ses laines ; on ne peut en douter après ce qui est arrivé en France, il y a environ vingt ans. Un troupeau de moutons de Sologne, dont la laine étoit fort médiocre, & sur-tout fort grossière, fut mis dans le parc de Chambord, il y resta près de deux ans, menant une vie entièrement sauvage ; au bout de ce temps la laine de ce troupeau avoit, pour ainsi dire, changé de nature, & étoit devenue aussi belle que celle des moutons de Flandre. Plinè & Columelle (*) parlent

(*) Ce témoignage contredit ce passage de Mr. Buffon : *On ne trouve point, dit-il, de brebis sauvages dans les déserts.*

des moutons trouvés dans les forêts d'Afrique , dont la laine étoit de la plus grande beauté , & sur-tout d'une blancheur éclatante , très - longue & bien garnie. Les Anglois ont adopté aussi l'usage de faire parquer leurs moutons la nuit comme le jour , l'hyver comme l'été. Ce que les Espagnols & les Anglois pratiquent , nous pourrions le pratiquer comme eux ; mais chez nous le préjugé en détourne le cultivateur , & ce préjugé est si fort qu'il faut de grands exemples & non des loix pour le vaincre. D'ailleurs n'ayant point en France de grands troupeaux comme en Angleterre & en Espagne , il sera toujours très - difficile de faire parmi nous des réformes utiles en faveur des troupeaux : *Nos peres ne l'ont*

pas fait ()*, ce n'est pas l'usage dans notre pays. Voilà ce que répondra presque toujours le payfan, quand on lui proposera quelque changement de conduite & de procédés. Les Suédois, vu la rigueur de leur climat, ont imaginé des parcs couverts ; ces parcs peuvent être transportés par deux hommes, & contenir deux cents moutons.

Les troupeaux espagnols habitant toujours les campagnes, il fallut que le Gouvernement donnât une attention particuliere, pour empêcher les enclos de se trop multiplier, & pour qu'on ne mît pas en vigne ou en

(*) L'agriculture est interressée à ce que l'usage de faire parquer les moutons continuellement s'introduise en France, cent moutons amélioreront en un été huit arpens de terre pour six ans.

culture , les terres qui servoient de p^âturage. Philippe I V , en 1633 , donna pour cela une loi , par laquelle il ordonnoit , de faire un d^énombrement g^én^éral & exact de tous les p^âturages qui existoient alors ; ce d^énombrement devoit comprendre leur ^étendue & leurs bornes ; la m^ême loi d^éfendoit de les enclore , de les labourer & de les cultiver dans aucune de leur partie , sans une permission expresse , & seulement pour le cas d'une n^écessit^é absolue & bien prouv^{ée} , & sur-tout de les planter en vigne ; elle vouloit aussi que dans le cas de contravention , le p^âturage fût r^établi , aux d^épens du propri^étaire , dans son ^état primitif ; la m^ême loi pr^évoyoit encore les contestations qui pouvoient s'^élever pour le prix

des loyers de ces mêmes pâturages , entre leur possesseur & les bergers , & ordonnoit que les arbitres fussent nommés par eux pour le régler , & à défaut d'unanimité de sentiment des arbitres , qu'il fût nommé un sur-arbitre par le tribunal le plus proche de l'endroit où se trouveroit situé le pâturage. Comme il arrivoit souvent que les propriétaires des terres , profitant des circonstances , exigeoient , pour laisser passer les troupeaux , des droits qui ne leur étoient pas dûs , & qui ensuite , étant une fois établis , se levoient avec la plus grande rigueur. La loi de Philippe IV les abolit tous , & défendit qu'on en établît à l'avenir de nouveaux : elle ôta aussi aux bergers qui avoient l'usage d'un pâturage , la

liberté de le céder à un autre berger. *Le pâturage, dit la loi, n'est à aucun berger, mais il appartient au troupeau.* Pour empêcher qu'on ne portât trop haut, les loyers des pâturages, il fut défendu de les mettre à l'enchere, & à qui que ce fût d'en donner un prix plus fort que celui qui en étoit offert; d'ailleurs la liberté d'affermir un pâturage fut ôtée à quiconque ne possédoit pas un troupeau, & à tous possesseurs de troupeaux d'affermir un pâturage plus grand qu'il n'étoit nécessaire pour l'usage du troupeau; mais lorsque le troupeau se cédoit à un autre, on pouvoit aussi lui céder le pâturage, & le propriétaire même du pâturage ne devoit y rentrer qu'en acquérant le troupeau du berger, à moins qu'il ne

possédât lui-même un troupeau aussi considérable que celui pour lequel il avoit affermé le pâturage. Lorsque ce pâturage se trouvoit plus considérable que ne le demandoit le troupeau, l'excédent devoit en être affermé à quelqu'autre berger. La même loi de Philippe mettoit aussi à couvert de toute espèce de poursuite de la part des créanciers, les troupeaux qui n'étoient que de cent bêtes, au-delà de ce nombre le créancier pouvoit agir, saisir l'excédent, & le faire vendre; mais pour qu'on ne pût pas abuser du besoin que les pasteurs pouvoient avoir des pâturages, Philippe IV en fixa le prix, même de ceux qui appartenoient à la Couronne. Celui des pâturages de l'Estramadure fut fixé à six réaux

de vellon pour chaque brebis , & à cinq pour ceux de l'Andalousie & de la nouvelle Castille. En 1702, ce prix subsistoit encore , je ne fais point s'il a été augmenté depuis. Dans les champs labourés par lesquels les troupeaux , faute d'autres chemins , étoient obligés de passer , on devoit laisser , pour leur passage , un chemin large de quatre-vingt-dix vares , la vare a cinq pieds , cinq pouces , six lignes de France.

Par la même loi Philippe exemptoit les pasteurs de plusieurs impôts ordinaires , comme de ceux pour l'entretien des ponts & des chemins ; il défendoit aussi qu'on les actionnât dans un autre tribunal que celui duquel ils ressortissoient , & pour empêcher qu'ils n'abusassent de la con-

fiance de leur maître, la même loi, dans le cas où une bête du troupeau qui leur étoit confié venoit à s'égarer, les obligeoit à faire serment qu'il n'y avoit pas eu de leur faute, sans quoi le berger étoit obligé de la payer. Un des articles le plus important de cette loi, c'est celui qui regarde le sel. Philippe ordonna qu'il seroit fourni aux pasteurs par les magasins royaux, à un prix bien au-dessous de celui que le payoit le public, sans même que les pasteurs fussent obligés aux formalités ordinaires auxquelles les autres particuliers étoient assujétis, tant pour la délivrance du sel, que pour le transport. La consommation fut fixée à un fanegue ou cent livres pesant de France, pour cent moutons par an, & le prix

à vingt reaux par fanegue, au lieu de vingt-sept que le payoient les autres sujets.

Les autres articles de la loi regardent les escortes que l'on doit fournir aux pasteurs, en temps de paix comme de guerre, lors qu'ils passent des pâturages d'une saison dans ceux d'une autre : les soins que les Officiers du Roi doivent prendre pour leur faire fournir à un prix modique des pâturages, où ils puissent mettre séparément les bêtes malades ; enfin pour leur faire donner passage lorsqu'ils sont obligés par la rencontre de quelques rivières, de s'écarter du chemin ordinaire.

Bien avant Philippe IV, les pasteurs jouissoient en Espagne de plusieurs grands privilèges ; le plus con-

fidérable étoit celui d'être mis, eux & leurs troupeaux sous la protection immédiate du Roi. Ce fut, en 1335, qu'Alphonse II donna un Edit par lequel il vouloit, qu'à l'avenir, tous les grands troupeaux de laine fine, fussent qualifiés troupeaux royaux. L'effet que produisit cette distinction fut d'exciter parmi tous les propriétaires de troupeaux la plus grande émulation. Tous s'occupèrent du soin de les rendre plus nombreux, & sur-tout ne négligerent rien de ce qui pouvoit améliorer encore, s'il étoit possible, les laines. *L'œil du maître*, dit le proverbe, *engraisse le cheval*. Quand les Souverains veulent le bien, & qu'ils s'en occupent, ils ont pour les seconder, non seulement tous leurs Ministres, mais

encore tous leurs fujets. Ils sont alors pour leur pays ce qu'est, pour toute la nature, l'astre du jour, dont les influences animent & vivifient tout.

Mais si les loix d'Espagne peuvent fervir de modèle aux autres Souverains qui veulent que leurs nations aient de nombreux troupeaux, & que la laine qu'ils produiront puisse le disputer aux laines fines des Espagnols, les pasteurs de ceux-ci enseignent, par leur exemple, aux pasteurs des autres nations la conduite qu'ils doivent tenir, pour remplir d'une maniere utile les fonctions importantes dont ils sont chargés.

Les conducteurs des troupeaux Espagnols veillent continuellement à leur conservation ; ils donnent la plus grande attention au choix des pâtu-

rages d'été & d'hiver, ils préfèrent les endroits élevés aux endroits bas, un terrain sec à un terrain humide, une herbe menue à une herbe forte & grasse. Aussi-tôt que la rosée du soir commence à tomber, ils rassemblent toutes les bêtes dans l'endroit le plus sec & le plus aride; là ils les font presser les unes contre les autres, de manière que la rosée ne puisse pas pénétrer jusqu'à la terre, & le matin ils ne leur permettent de se disperser & de paître que lors que le soleil a pompé toute l'humidité de l'herbe & de la terre; cette attention est d'autant plus essentielle, qu'il est reconnu que la rosée cause plusieurs maladies différentes aux moutons; elle leur occasionne sur-tout une graisse dangereuse, qui se dissout en une

eau âcre qui pénètre jusqu'au cœur.

Pour faire paître leurs troupeaux, les pasteurs espagnols choisissent de préférence les endroits ombragés ; car l'ardeur du soleil est, on ne peut pas plus nuisible aux moutons, sur-tout lorsqu'ils sont dans les pâturages d'été, & c'est une attention que n'ont guère les bergers françois, qui, pour la plûpart, sont les plus pauvres & les plus ignorans du village, ce qui est bien contraire à la pratique des anciens, ainsi qu'on le peut voir par le conseil que Virgile donne, d'accorder des distinctions aux bergers, & de piquer leur amour propre par des honneurs ; & c'est précisément ce qu'ont fait les Espagnols.

Quand le temps de l'accouplement

est venu, c'est ordinairement le mois de Juin, & quelquefois le mois d'Août, que les Espagnols choisissent pour cela, afin que les brebis qui portent cinq mois, puissent mettre bas lors de la renaissance de la nature; les pasteurs divisent les brebis & les beliers en trois classes; dans la première ils placent les vieux beliers & les vieilles brebis; dans la seconde ceux & celles qui sont moins âgés; enfin dans la troisième les brebis & les beliers trop jeunes encore pour supporter l'accouplement. Plus la brebis est vieille, plus le belier marque pour elle d'empressement; le belier peut engendrer à dix-huit mois, & la brebis produire lorsqu'elle a un an; mais l'usage en Espagne est d'attendre que la brebis ait trois

ans. A sept ans, on ne la laisse plus s'accoupler, parce que c'est l'âge où elle commence à perdre les dents. L'usage le plus ordinaire est de ne faire faillir le belier qu'à quatre ans. Tous ceux qui n'ont pas cet âge sont tenus séparément du troupeau, tant que dure l'accouplement. A sept ans accomplis, il est réputé vieux, on le châtre & on l'engraisse. Quelque temps avant l'accouplement, on coupe les cornes du belier, le plus proche de la tête qu'il est possible. Un belier peut suffire à vingt, trente, quelquefois à quarante brebis; mais les pasteurs espagnols les réduisent à quinze, & ne souffrent pas que les brebis soient couvertes plus de trois fois. Ils ont aussi grande attention de les éloigner des beliers toutes les

fois qu'elles sont en chaleur, excepté dans le temps marqué pour l'accouplement ; sans cela les beliers les tourmenteroient, & s'épuisant eux-mêmes, ils auroient moins de force pour le temps où l'on voudroit qu'ils en fissent usage. Plus une brebis & un belier sont gras, moins ils sont propres à l'accouplement. Quand le temps de l'accouplement est passé, on remet ensemble les brebis jeunes & vieilles & les beliers. Les troupeaux espagnols n'entrent sous le toit que pendant le temps de la tonte ; encore tant qu'elle dure, les mene-t'on aux champs prendre leur nourriture.

C'est à la mi - Novembre qu'ils quittent les pâturages d'été, pour passer dans ceux d'hiver où ils restent jusqu'au milieu d'Avril, temps

où on les fait passer dans la vieille Castille où se fait la tonte , après laquelle ils entrent dans les pâturages d'été. Du choix de l'eau que boivent les moutons, dépend beaucoup la conservation de leur santé. Une eau stagnante leur est nuisible, & on ne doit leur permettre, autant que cela est possible, que l'usage de celle qui est coulante, pure & bien limpide. On donne ordinairement en Espagne du sel tous les trois jours aux moutons, & quoique la loi que nous avons rapportée ci-dessus, fixe à un fanegue ou cent livres pesant, la consommation annuelle de cent moutons, l'usage des possesseurs de troupeaux est de la porter tous les ans à quinze fanegues pour mille bêtes, & les plus riches à vingt-cinq fanegues.

Pour conserver la bonté de leur race, les Espagnols n'épargnent ni peine, ni soin, ni dépense; c'est sur-tout au choix des beliers qu'ils donnent la plus grande attention, lors de l'accouplement; ils pensent précisément comme Mr. de Buffon, qu'un beau & bon belier doit avoir la tête forte & grosse, le front large, les yeux gros & noirs, le nez camus, les oreilles grandes, le cou épais, le corps long & élevé, les reins & la croupe larges, les testicules gros & la queue longue; qu'ils doivent avoir beaucoup de laine sur le ventre, sur la queue, sur la tête, sur les oreilles & jusques sur les yeux. Un bon belier se paye fort cher en Espagne, quand il est d'une force supérieure à celle de ceux du commun. Pour
la

la brebis, il faut pour qu'elle soit bonne, qu'elle ait beaucoup de laine, le corps grand, le cou épais, la marche légère, & qu'elle soit plus maigre que grasse. Pour peu qu'une brebis & un belier soient foibles & malades, on ne leur permet pas de s'accoupler. Un pasteur espagnol évite toujours avec soin que son troupeau ne respire un air chargé de particules dangereuses, tel que celui des endroits qui avoisinent une eau croupissante, un lieu rempli d'immondices, & sur-tout ceux où les cochons vont paître. Il est des pays où l'on tond les moutons deux fois chaque année. Cet usage est pernicieux & pour l'animal & pour la laine. Car si on tond le mouton en automne, après qu'il aura été

tondu au printems , sa laine n'ayant pas eu le temps de repouffer avant le froid , il arrivera que l'animal aura de la peine à le supporter , & que la laine ainsi deux fois abattue , aura peu de force , peu de longueur , & fera peu garnie. Comme les Espagnols ne traient pas leurs brebis , ils laissent l'agneau tetter sa mere aussi long-temps qu'elle peut fournir à sa nourriture ; & comme quelquefois la brebis met bas deux agneaux , jamais on ne lui en laisse qu'un à nourrir , & on donne l'autre à une brebis qui a perdu le sien. Quelquefois aussi un agneau tette deux brebis en même temps , & cela afin qu'il acquiere plus de force en prennant une nourriture plus abondante.

Un usage que pratiquent les pas-

teurs espagnols, c'est d'enduire la laine du dos des brebis avec une espèce de terre particuliere ou ocre, qu'ils délaient dans de l'eau. La raie qu'ils font depuis le cou jusqu'à la queue, a un quart d'aune de large; on prétend que cela contribue à rendre la laine plus fine.

En Espagne, les moutons ne sont pas sujets à bien des maladies, qui dans d'autres pays affligent les animaux de leur espèce, & qui sont la suite de l'air infecté qu'ils respirent dans les étables où on les tient enfermés pendant l'hiver. On a remarqué que le claveau, qui est la petite vérole des hommes, est moins dangereux pour les moutons d'Espagne, que pour ceux des autres pays. Ce qui le prouve, c'est que pour la

guérison de leurs brebis attaquées du claveau, les bergers espagnols n'employent d'autre remède que l'eau bénite ; ils en jettent avec profusion sur la bête malade, & elle guérit. Dans les pays du Nord où l'eau bénite n'a pas la même vertu, on donne à la brebis une cuillerée d'eau-de-vie dans laquelle on a mis un grain de civette, qu'on a fait diffoudre auparavant dans un jaune d'œuf, & infuser pendant une nuit dans l'eau-de-vie ; on tient bien chaudement la brebis, elle sue abondamment & guérit ; mais on observe de ne la laisser manger que sur le soir, de lui donner une poignée de sel, & on empêche qu'elle ne boive de toute la journée. On a remarqué qu'une brebis pouvoit être

sans danger un mois entier sans boire. La gale se guérit avec l'huile de genevrier, de même que la maladie des pieds, qui fait clocher la brebis. Les brebis espagnoles sont sujettes, lorsqu'on les expose trop à l'ardeur du soleil, au tournoyement; pour les en guérir, on leur ouvre les deux veines qui se trouvent aux deux côtés du nez, sous les yeux, & on laisse couler le sang abondamment. Dans d'autres pays, on donne ensuite à la malade de la graine d'absynthe, mêlée avec un peu de sel, ou bien de la thériaque, que l'on délaie dans de la bière chaude, qu'on fait boire à l'animal. Pour les poux, les Espagnols tondent leurs brebis; mais les *pediculi unguinales*, qui infectent quelquefois les beliers, ils se détrui-

sont eux-mêmes : mais le meilleur moyen de conserver ses moutons en bonne santé dans quelque pays que ce soit , c'est de les tenir toujours très-proprement. Les Anglois y donnent la plus grande attention ; ils ont le même soin de leurs moutons que de leurs chevaux ; ils les lavent & les brossent. Je suis persuadé que c'est là une des principales causes de la bonté des laines angloises, & de la vigueur de leurs brebis. En France on a grand soin des chevaux , mais on y traite les moutons comme les pourceaux : de manière que ce ne seroit pas assez de changer nos races , il faudroit encore substituer de nouveaux procédés à ceux que jusqu'à présent les bergers & les fermiers ont suivi.

Les propriétaires des grands troupeaux les divisent en Espagne, en de petits troupeaux de mille bêtes : chaque troupeau est confié à un maître berger, qui a sous lui quatre bergers ; ces bergers ont vingt chevres pour leur usage, & deux ou trois chiens pour la garde du troupeau ; on leur donne aussi un âne ou mulet, ou un cheval, qui porte les hardes & les vivres des bergers. Pour deux mille bêtes, il y a deux boulangers qui font le pain, apprêtent le manger, & pourvoyent à tous les besoins des bergers.

La tonte ne se fait pas dans toute l'Espagne dans le même temps. Dans les environs de Ségovie, elle se fait en Mai ; dans ceux de Soria, à la fin de Mai ou en Juin. Le temps le

plus sec est celui qu'on choisit pour cela, afin que les moutons ne souffrent point de la pluie, après qu'ils sont dépouillés de leur laine, & que la laine ne soit pas humide quand on la met en pile.

Les possesseurs des grands troupeaux d'Espagne ont ordinairement une grande maison disposée favorablement pour faire la tonte, & qui ne sert même qu'à cet usage. Elle est disposée de manière que le maître peut voir, sans sortir de son appartement, tout ce qui sort & entre dans la maison. Le temps de la tonte des troupeaux est un temps de réjouissance. Le possesseur du troupeau invite alors ses amis à venir chez lui prendre part à ses plaisirs. A l'une des extrémités de la grande

pièce où se fait la tonte , est une grande galerie où se tient le maître de la maison & ses amis ; cette pièce est fermée avec soin , afin que la brebis qu'on fait beaucoup suer avant que de la tondre , ne se refroidisse pas trop précipitamment. Pour exciter cette sueur , on enferme les brebis quelques heures avant que la tonte commence , dans un endroit très-clos , où on les tient ferrées les unes contre les autres ; car il est de l'intérêt du propriétaire , sur-tout lorsqu'il vend sa laine sans être lavée , qu'elle soit chargée de beaucoup de suin. Ce suin la rend plus pesante & par conséquent ajoute au poids naturel de la laine. Un bon tondeur tond par jour dix moutons , & dans une grande bergerie , on en voit quelque-

fois deux à trois cents qui travaillent dans la même pièce, & en même temps. Ces tondeurs sont rangés sur la même ligne, tout au tour de la pièce; des hommes préposés pour cela leur amènent les brebis; ils leur tiennent les pieds, après les avoir couchés par terre devant le tondeur; quelquefois aussi on lie les pieds de l'animal pour empêcher ses mouvemens. Le tondeur commence par abbattre, avec de grands ciseaux faits exprès, sur le modèle de ceux dont se servent les Suédois, la laine d'un des cotés du ventre en remontant vers le dos; il passe de là aux cuisses, & revient ensuite au cou: ensuite on retourne l'animal, & on fait la même chose de l'autre côté. Le tondeur donne la plus grande attention à ce

que l'animal soit le moins blessé qu'il est possible, & qu'aucune partie de la toison ne soit séparée des autres. Quand la tonte d'une brebis est terminée, on enleve sa laine, & on jette une poudre sur les playes qu'a pu faire le ciseau. Quand toute la tonte du troupeau est finie, on rassemble toutes les bêtes dans une vaste cour, dans laquelle elles sont marquées de la marque distinctive qui doit les faire distinguer les unes des autres. Cette marque se fait avec un fer trempé dans de la poix chaude ; on compte en Espagne jusqu'à trente marques différentes.

La laine qu'on a abattue des jambes, celle du dessous du ventre & de la queue, est ramassée dans des corbeilles, aussi-tôt qu'elle est à terre,

afin qu'elle ne soit pas confondue avec celle du reste de la toison. Cette laine, ainsi que celle du derriere & du bas des cuisses, est ce qu'on nomme à Ségovie la grosse laine ou bourre. Pour la toison, on la roule en commençant par le côté de la queue. Toutes les toisons sont déposées dans un grand magasin qu'on a soin de tenir humide, afin que l'humidité donne plus de poids à la laine. C'est encore dans ces maisons de tonte, qu'on sépare la laine de la peau des bêtes qui sont mortes de maladie, ou qu'on a tué : mais avant que de procéder à cette séparation, on mouille la peau de l'animal avec une eau de chaux ; on la met en pile avec les autres où elles restent pendant vingt - quatre heures, afin

qu'elles s'échauffent, & que par là, l'extraction de la laine soit plus facile. Cette opération se fait en raclant la peau du côté de la laine avec un couteau. Autrefois on ne se servoit pas de ciseaux pour tondre les brebis, mais on arrachoit leur laine. Les Espagnols jaloux de conserver la réputation dont jouissent leurs laines, donnent la plus grande attention à ce qu'elles soient séparées par sorte; pour cela, aussi-tôt que la tonte est finie, ils placent la laine sur des grandes claies élevées sur des treteaux. La laine fortement remuée sur cette claie, est en partie nettoyée de la poussière qui pourroit se trouver, soit sur les fils, soit dans les flocons. On fait alors trois tas; dans le premier est mise la laine de la

premiere ; dans le second, celle de la seconde ; enfin dans le troisieme , celle de la troisieme & derniere forte. La laine de la premiere forte est marquée d'un R, qu'on met sur le sac qui la contient ; celle de la seconde forte d'une F, & celle de la troisieme d'une S. Dans les sacs marqués R, est mise la laine du dos en entier, & celle du haut des côtés : dans ceux marqués F, la laine du bas des côtés & des cuisses jusqu'au milieu : dans ceux marqués S, la laine de dessous les joues & celle des épaules. Une quatrieme forte bien inférieure à celles des trois autres, est formée par les laines de dessous le ventre , de la queue & du derriere des cuisses. Les sacs qui renferment cette quatrieme forte, sont marqués

d'un T. Dans certains cantons de l'Espagne, la laine des agneaux n'est pas confondue avec celle des brebis, & les sacs qui la contiennent sont marqués d'un A & d'un S. Cette laine se vend à un prix bien au-dessous de celui de la laine des moutons, parce que, suivant les Ordonnances du commerce d'Espagne, il est défendu de s'en servir dans les manufactures de Ségovie. Dans quelques endroits de la vieille Castille, on met la laine des agneaux de la première sorte avec celle des moutons de seconde sorte, & le reste avec celle de troisième sorte de celle des moutons. L'usage le plus généralement suivi est de mettre dans chaque sac un dixième de laine d'agneaux ; mais les marchands les plus

jaloux de la réputation de leur laine, ne font ce mélange qu'avec les laines d'agneaux de premiere forte. L'usage le plus constamment & le plus généralement suivi pour le mélange des laines, c'est de mettre, sur seize cents arrobes de laine lavée, douze cents de premiere forte R, trois cents de seconde forte F, & cent de troisiéme forte S. Ainsi moins il se trouve dans un sac de laine de la seconde & de la troisiéme forte, & sur-tout de celle-ci, plus la laine se vend cher. C'est à Ségovie sur-tout qu'on doit faire les achats de laine, parce que dans les marchés de cette ville, toutes les fortes de laines se vendent toujours séparément, & que les laines de rebut & de troisiéme forte ne sont jamais mêlées avec les autres

autres. Lorsqu'on ne veut avoir que de la laine de la troisième sorte, ou de rebut, il vaut mieux s'en pourvoir à Burgos, où elle est infiniment meilleure qu'à Soria.

Les laines assorties, on procède à leur apprêt, c'est-à-dire, à leur lavage. Les possesseurs de grandes bergeries ont pour cela des maisons construites exprès. L'eau dont on se sert est rassemblée dans de grands réservoirs de maçonnerie, d'où on la conduit, par des canaux, dans de grandes chaudières de cuivre, sous lesquelles sont des fourneaux dont on modère le feu, de manière que l'eau n'ait pas une chaleur trop forte. La laine reste dans ces chaudières environ deux heures pendant lesquelles on la foule aux pieds, & on la remue; de-là on la

transporte dans un réservoir ou un ruisseau d'eau coulante, où on la laisse une nuit, d'où on la retire pour l'étendre sur le gazon d'un pré, afin qu'elle y sèche. On ne change point l'eau des chaudières ; car plus cette eau est chargée de graisse, plus elle a de vertu pour débarasser la laine qu'on y lave de ses parties hétérogènes. Ces parties déposées au fond des chaudières, mises en action par le foulage & par le remuage, produisent le même effet que le savon. Il y a en Espagne des maisons de lavage dans lesquelles 40 hommes employés, nettoient par jour quatre cents arrobes de laine. Cette même eau qui a servi pour nettoyer la laine, est excellente pour engraisser la terre des jardins.

Le déchet qu'occasionne le lava-

gé varie , il est plus ou moins fort ,
suivant que le lavage est plus ou
moins parfait : mais en général , on
peut compter , qu'une pile de laine
qui est de deux mille sept cents quatre
arrobes , n'en donnera après le lavage ,
que treize cents quatre - vingt de
premiere sorte , deux cents quarante-
six de seconde , & quatre-vingt-sept
de troisiéme , en tout , mille sept cents
treize ; ainsi la diminution est d'en-
viron cinquante-quatre pour cent ,
quelquefois aussi le déchet ne fera que
de cinquante - trois ; car on a vu des
piles de neuf cents soixante & onze
arrobes , rendre après le lavage trois
cents cinquante - neuf de premiere
sorte , soixante - dix - sept de seconde ,
& vingt-deux de troisieme , total , qua-
tre cents cinquante-huit ; en général , on

compte qu'un arrobe pesant vingt-fix liv. & demie de France, ne doit rendre après le lavage que dix à onze livres, ce qui est un peu moins que la moitié : mais elle en rend quinze ; si le marchand , pour ménager son poids, fait modérer le lavage , c'est une œconomie qui lui donne un gain momentané ; mais qui le discrédite, puisque la laine est moins pure & d'un moins bon usage que celle qui l'est davantage.

Quand la laine est lavée & séchée, on la met dans de grands sacs qu'on a suspendu par des crochets, & dans lesquels un homme la foule aux pieds, pour qu'il puisse en contenir fix à huit arrobes dans chaque sac.

Ces détails pourront , peut-être, paroître minutieux à ceux qui ne les

confidéreront point comme étant nécessaires à ceux qui veulent faire le commerce des laines d'Espagne, auxquels il est essentiel d'acquérir une connoissance étendue de tout ce qui a rapport à ces mêmes laines. Un bon commerçant ne doit rien ignorer de tout ce qui concernera la denrée ou la marchandise qu'il achete & qu'il vend ; sans cela, il risque d'être trompé, & souvent de tromper les autres ; & c'est cette considération qui m'a engagé à ne rien omettre dans cet Essai, de toutes les choses qui m'ont paru contribuer à l'instruction du commerçant & du possesseur des troupeaux.

Les villes de Ségovie, de Soria & de Burgos, sont celles de toute l'Espagne où il se fait un plus grand commerce de laine.

Celles de Ségovie sont de trois sortes. Les unes qu'on nomme, *pilas leonesa Segoviana*, sont celles que fournissent les troupeaux qui paissent l'été en Leon, & l'hiver dans l'Estramadure. Les autres sont nommées, *pilas Segoviana redondas ou netas* : on les a des troupeaux qui paissent l'été, dans la vieille Castille, & l'hiver, dans l'Estramadure ; la troisième sorte est appelée, *lanas Segovianas de pearas* : elles viennent des petits troupeaux qu'on mene paître en été, dans la vieille Castille, & en hiver, dans l'Estramadure, aux environs de Toléde.

On ne distingue à Soria & dans ses environs, que deux sortes de laine, la *lana de Cavaleros*, & *lana del Campo*. Celle-ci est la moins esti-

mée, & se vend deux à trois réaux par arrobe moins que celle-là, les moutons qui fournissent la laine qu'on vend à Soria, paissent l'été, dans la vieille Castille, & l'hiver, dans l'Estramadure, l'Andalousie & la nouvelle Castille.

A Burgos on trouve des laines de la même qualité que celles qui se vendent à Ségovie & à Soria, & si on ne fait pas parfaitement les distinguer, on risque souvent d'être trompé par les marchands, qui, sous le nom de laine de Ségovie, vendent, quand ils le peuvent, des laines de Soria.

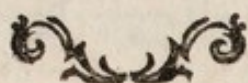
Une sorte de laine d'une qualité bien inférieure à celle des laines dont nous venons de parler, est celle qu'on nomme laines de Caceres, dont

elles prennent le nom, de *Brasas*, de *Traxillo* & d'*Alcantara*. Les moutons qui la fournissent, habitent dans l'Estramadure; sa qualité diffère peu de celle de *Caceres*: mais de toutes les laines d'Espagne, les plus communes sont celles de l'Andalousie; elles sont grossières, peu estimées, quoiqu'il s'en trouve cependant quelquefois, mais en petite quantité, qui approche beaucoup de celle de l'Estramadure & de *Caceres*. Ces laines de choix, de l'Andalousie sont marquées sur le sac d'une espèce de tête de bœuf. Au reste, toutes les provinces d'Espagne fournissent des laines, mais en petite quantité; elles sont fort communes & portent toutes le même nom de *lanas churras*. Les troupeaux qui les fournissent sont

fédentaires, & c'est là, sans doute, la cause de l'infériorité de leurs laines. Ces laines cependant sont à proportion beaucoup plus cheres que les laines fines ; comme elles sont consommées dans le pays, & que leur vente est certaine, ceux qui les recueillent en soutiennent toujours le prix, l'usage qu'on en fait est principalement pour garnir les matelats, & pour cela, on les préfere aux laines fines qui se pelotonnent & se foulent plus facilement que les laines communes.

Parmi les laines de Ségovie, celles qui jouissent d'une plus grande réputation, sont les laines de l'Escorial, de Paolars, de Lastin, de Sandobal, de Mondescar, de Zalaras & de Bexar. Mais celles de l'Escorial ont

encore la préférence sur toutes les autres, tant pour la finesse que pour la longueur des fils, aussi est-ce de toutes les laines d'Espagne celles qui se vendent les plus chères. Le troupeau qui fournit cette laine étoit composé en 1760 de cinquante mille bêtes, qui donnoient aux Hyéronimites un revenu de plus de quarante mille piastras. Dans la même année le Comte de Ventura avoit dans les environs de Soria un troupeau de quarante mille bêtes, dont il retiroit tous les ans six mille cinq cents arrobes non lavés, & l'Hôpital de Burgos retira la même année, de ses troupeaux, trois mille arrobes; ainsi, les troupeaux devoient être d'environ vingt mille bêtes.



*Prix des Laines d'Espagne
en 1760.*

L'arrobe faisant 26 liv. $\frac{1}{2}$ de Paris
non lavée, se vendoit le réal à 5 f.
de France.

Réaux.

Celle de <i>Segoviana redonda</i> .	70
De <i>Segoviana pearar de</i> <i>tierra, de pedrara</i> .	64
De <i>Segoviana pearas cortas</i> .	54
De la pile <i>Paular</i> .	82
Des piles <i>Abburquerque &</i> <i>Salacar</i> .	72
De <i>Segoviana redondas de</i> <i>la pile Herrera</i> .	76
De <i>Benitos de pradens</i> .	70 $\frac{1}{2}$
De <i>Segoviana peara</i> , sur tout, de <i>Velas cos de tierra de pe-</i> <i>drara</i> .	52
De <i>Peara</i> de différentes sortes.	50

Les laines de Soria se ven- Réaux
 dent ordinairement quatorze
 à seize réaux de moins par
 arrobe, que celles de Ségo-
 vie. En 1761, la laine de Ca-
 valaro non lavée se vendit
 l'arrobe 50

Celle *del Campo* . . . 47 à 49

Six ans auparavant, la première
 s'étoit vendue quatre-vingts réaux,
 & la seconde soixante & seize.

C'est dans les marchés de Séville
 qu'on trouve une plus grande abon-
 dance de laine de Caceres & d'Es-
 tramadure. La première s'y vend
 ordinairement de . . . 36 à 40

La laine d'Andalousie coûte
 de 31 à 32

A Bilbao, la laine seconde sorte F,
 se vend l'arrobe, non lavée, ordinairement

rement vingt-cinq, & la troisième S, cinquante pour cent moins que la première sorte R. A Bayonne, F coûte six sols moins la livre que R, & S, six sols moins que F, ou douze sols moins que R. Ainsi quand R coûte cinquante-quatre sols la livre, F n'en coûte que quarante-huit, & S, quarante-deux.

En Hollande, quand les laines d'Espagne, de première sorte, coûtent trente-deux sols, F, se vend vingt-deux, & S, douze, la livre. La vente des laines hors des marchés, se fait de différentes façons, & à différentes conditions.

Nous avons dit plus haut, que les propriétaires des troupeaux vendent quelquefois leur laine sur pied. Le prix se fait à tant l'arrobe, & la

livraison se fait en arrobe, la laine non lavée, & non assortie. L'acheteur fait le lavage & l'assortissement à ses frais. Le prix n'est point convenu lors de la livraison ; mais on convient qu'il fera le même, que la laine d'un autre propriétaire, sera payée.

Les propriétaires qui vendent leurs laines à l'étranger, ou qui les font vendre pour leur compte dans les marchés étrangers, font laver & assortir eux-mêmes leur laine. La première sorte est ordinairement pour les Anglois, la seconde & la troisième pour les Hollandois.

On traite ordinairement en Février & en Mars, pour les laines de Caceres. L'acheteur & le vendeur conviennent alors que le prix sera celui que vaudra cette laine en Juil-

let ou en Août, lors de la foire de Truxille ; quelquefois aussi ils tombent d'accord de suivre les prix de l'année suivante : mais quelque soit la convention, le vendeur paye d'avance presque toute la somme à quoi pourra monter la livraison. Pour le transport des laines de la bergerie, au port, où elles doivent être embarquées, on se sert de mulets, qui chacun portent deux sacs de cent cinquante à deux cents livres pesant de France.

Il est bon de remarquer ici que les laines du Portugal se vendent sur le même pied que les laines de Ségovie.

Le prix des moutons, brebis & beliers varie en Espagne, comme par-tout ailleurs. En 1740, on les vendoit dans les environs de Ségovie

en troupeaux. L'animal ayant un an ou un an & demi, quarante réaux de vellon la pièce ; les vieux beliers de laine fine valoient, en 1760, soixante réaux, & les moutons chacun quarante réaux ; alors trois agneaux se comptoient pour deux moutons, mais ces prix augmentoient, si on n'achetoit que quelques bêtes. Le belier étoit passé sur le prix de soixante & dix réaux, & la brebis de trente.

L'usage des troupeaux ambulants est fort ancien, les premiers habitants de l'Espagne comme ceux des autres pays, étoient tous pasteurs ; ils n'habitoient point de cantons fixes. La saison déterminoit leur marche ; l'été ils habitoient la partie la plus septentrionale, l'hiver la partie la plus

plus méridionale. De génération en génération, l'usage de ces émigrations momentanées s'est perpétué, jusqu'à ce qu'on eût préféré le séjour des villes à celui des campagnes; chacun alors fixa son habitation suivant les avantages que lui présentoient les habitations de ses voisins, & les autres arts s'étant multipliés, celui du berger fut plus négligé. Les troupeaux furent moins nombreux, & l'Espagne fut le seul pays où se conserva l'usage des troupeaux ambulans, & ce fut, sans doute, à la conservation de l'usage des troupeaux ambulans, que les Espagnols doivent, en partie, celle de la supériorité de leurs laines, sur toutes celles des autres nations.

Savoir en quel temps, & d'où est

F

venue en Espagne la race des moutons à laine fine, est une chose fort peu intéressante, relativement au commerce & à l'intérêt qu'ont les autres nations d'améliorer leur race de moutons, en se procurant de nouvelles races plus parfaites que celles qu'elles possèdent; mais comme il est un préjugé qui pourroit faire croire qu'une race transportée, dégénère nécessairement en changeant de climat & de sol, nous rapporterons ici les opinions différentes qu'on a eu sur l'origine de la race actuelle des moutons à laine fine d'Espagne.

Les uns pensent qu'elle est aussi ancienne que le pays même, ils se fondent sur ce qu'ont dit les auteurs anciens, de la bonté & de la perfection des laines d'Espagne. Du temps

de Pline , de Caton, de Virgile, de Varon, de Strabon & de Columelle, les laines d'Espagne jouissoient déjà d'une très - grande réputation, de même 'que ses manufactures : les autres prétendent que les Espagnols ont reçu des Anglois leur race actuelle ; de toutes les opinions, celle-ci est la moins bien fondée. Un Roi d'Espagne reçoit des moutons du Duc de Lancastre , pere de sa femme : un Roi d'Angleterre Edward IV fait un présent de moutons à un Roi d'Espagne : qu'est - ce que cela prouve ? sinon que la race Espagnole étoit différente de celle des Anglois ; mais non pas que celle-ci étoit supérieure à celle - là. Cette différence subsiste encore , les moutons d'un pays ne ressembleront point à ceux de

l'autre : la laine que donnent les uns est d'une nature tout-à-fait différente de celle que donnent les autres ; & d'ailleurs les Anglois ont eu eux-mêmes recours aux Espagnols pour améliorer leurs races. Enfin la troisième opinion , qui est la plus raisonnable , est celle de ceux qui pensent que la race actuelle des moutons espagnols est originaire d'Afrique. Vu le voisinage des deux pays, vu les irruptions que les Africains ont fait en Espagne, vu enfin le commerce & la liaison qu'il y a eu entre les deux peuples , & la ressemblance qu'il y a entre les moutons d'Afrique & ceux d'Espagne. On fait au reste, que l'oncle de Columelle acheta des brebis d'Afrique , qu'elles étoient même sauvages , &

qu'il les apprivoisa, qu'elles se multiplient sans dégénérer, jusqu'après la troisième génération. On fait aussi que D. Pedre IV de Castille fit venir des moutons de Barbarie.

Mais quelle qu'ait été l'origine de la race des moutons espagnols, il est certain que leurs laines est de toutes les laines connues, la plus belle & la plus parfaite en tout point. On peut aussi ajouter, que l'Espagne est le pays où il y a un plus grand nombre de moutons, puisque, suivant ceux qui ont écrit de cette richesse de l'Espagne, le nombre de ses moutons à laine fine est de cinq millions, dont le produit est évalué à un million de piastras. Au commencement du seizième siècle, il y avoit déjà en Espagne des troupeaux de trente mille

bêtes , il y en a présentement plusieurs qui sont de quarante mille , comme nous l'avons dit plus haut.

La France plus riche que l'Espagne , parce qu'elle a un sol plus fertile & mieux cultivé ; ayant un climat plus favorable pour les moutons , parce qu'il est plus tempéré , qui , vu la variété de ce même climat , pourroit réunir toutes les races possibles de moutons , en supposant que le climat fût nécessaire pour cela ; la France , dis-je , ne possède ni une race de moutons semblable à celle des Espagnols , ni une race qui lui donne une laine aussi belle que celle des Anglois. Ces deux espèces de laine lui sont également nécessaires , l'une pour ses manufactures de petites étoffes de laine , l'autre pour ses draps fins :

pour les unes elle est tributaire de l'Espagne, pour les autres, elle est tributaire de l'Angleterre. La race espagnole pourroit être établie avec succès dans ses provinces méridionales, & certainement la race Angloise réussiroit dans ses provinces septentrionales. Dans une de celles-ci, la Flandre, elle a déjà une race de moutons qu'il ne faudroit que perfectionner, qui ne donne pas une laine encore aussi parfaite que celle d'Angleterre, mais qui en approche beaucoup ; elle est la même que celle des Hollandois. Les Hollandois l'ont tirée des Indes orientales, de chez eux elle a passé en Flandre. Les Hollandois nous vendent la laine de ces mêmes moutons, peres des nôtres, pour de la laine d'Angleterre,

& les marchands de Paris vendent cette même laine de Flandre pour de la laine angloise. Il ne faudroit donc que perfectionner cette race, & cela seroit très-facile, si on pouvoit habituer les habitans de la province qui la possèdent, à abandonner leur ancien préjugé & à adopter le parcage continuel des Anglois, & sur-tout cette propreté avec laquelle ils tiennent leurs troupeaux. La mal-propreté des pasteurs Flamands leur fait perdre au moins un quatriéme de leur laine, qui étant roussie ou rongée par la fiente, devient tout-à-fait inutile pour quel-qu'usage que ce puisse être. Les Moutons de Flandre sont beaucoup plus forts que ceux d'Angleterre ; ils ont six pieds de long de la tête à la

queue ; ils donnent quatre agneaux en Hollande , & deux en Flandre : tous les ans ceux de Flandre rendent huit livres de laine , ceux d'Angleterre n'en donnent pas davantage, les plus forts ; ceux des Hollandois en donnent quelquefois seize.

En France nous avons tout fait pour les arts , nous n'avons rien épargné pour les sciences, nos soins ont été infinis pour les manufactures ; depuis quelques années nous sommes devenus cultivateurs , & dans toutes les carrieres , nous avons laissé bien loin derriere nous les nations qui y étoient entré avant nous. L'art du berger est le seul que nous avons méprisé , & la laine est l'unique matiere premiere européenne que nous ne nous soyons pas procuré ; car je

ne compte pour rien la laine que nous recueillons, puisqu'elle ne peut suffire à nos besoins, & que nous sommes obligés d'avoir recours à l'étranger pour les satisfaire.

L'exemple des Suédois auroit bien dû nous faire sortir de cet état d'indolence pour un objet aussi intéressant. Les Suédois, nation guerrière, habitent un sol presque par-tout ingrat, & sous un climat rude & rigoureux; sans matières premières, manquant des moyens qu'il faut pour la culture & pour les arts : les Suédois, dis-je, ont surmonté tous ces obstacles; sans cesser d'être guerriers, ils sont devenus cultivateurs; les arts utiles se sont établis chez eux, les sciences y résident, les arts agréables y prennent racine, le commerce &

la marine y ont fait des progrès considérables. Ils n'avoient pas de bonnes laines ; & ils possèdent présentement celles des Espagnols & des Anglois. En Angleterre, c'est l'Etat qui encourage les arts , en Suède ce sont les particuliers qui , sans autre motif que le bien public , font tout pour les arts.

M. Baerfeld en 1740, quitte son pays , va en Espagne, dans la seule vue de connoître par lui-même les moutons & la laine de ce pays. Avant lui en 1715, M. Alstrom avoit fait venir à ses frais, des moutons, d'Espagne , d'Angleterre, du Portugal, de la Sardaigne, du Texel , d'Eiderstadt, de l'Asie & même de l'Afrique. Il avoit établi pour multiplier ces races, des bergeries dans la West-gothie, il réussit & voulut

instruire ses concitoyens ; pour cela il fit imprimer en 1727 un livre dont le titre étoit : *Guide fidèle du Berger suédois*. Par ses soins , des écoles de bergers furent établies ; dans ces écoles on instruisoit plusieurs jeunes gens , non seulement de tout ce qui étoit nécessaire pour élever les brebis , mais aussi de tout ce qui pouvoit avoir rapport à l'œconomie rurale. Les plus habiles de ces apprentifs cultivateurs furent envoyés dans les villages pour enseigner aux gens de la campagne la connoissance d'élever les moutons. Ces écoles subsistent encore , elles sont soutenues par l'Etat, encouragées par lui & plus encore par le Roi lui-même, qui connoissant tous les devoirs de la Royauté, pense qu'un des plus

essentiels est de travailler à procurer à ses peuples un état d'aisance, qu'ils ne peuvent avoir que par leur industrie. Ceux qui sortent de ces écoles, après avoir subi un examen rigoureux, sont nommés bergers provinciaux ou bergers inspecteurs. Des récompenses sont accordées à tous les Suédois qui font entrer dans le royaume des bêtes à laine étrangères, ainsi qu'à ceux des étrangers qui en vendent aux Suédois. En 1746, on a fait distribuer à la porte de routes les Eglises de la campagne & des villes, un petit traité fait par ordre de l'Etat, pour servir d'instruction à ceux qui voudroient élever des brebis. M. Hastfer a fait en 1754 une nouvelle instruction sur le même sujet ; il en avoit lui-même été cher-

cher les matériaux en Espagne, & ce fut sur les observations qu'il avoit faites dans ce pays, qu'il composa son ouvrage qu'on a traduit depuis en François.

A l'exemple de M. Alstrom, les plus grands Seigneurs de Suède établirent dans leurs terres des bergeries de race étrangere. Le Roi lui-même fit faire dans ses domaines plusieurs de ces établissemens utiles & toute la nation entiere se porta avec une émulation étonnante vers tous les objets de l'œconomie rurale. Le fils de M. Alstrom aussi zélé que lui pour tout ce qui pouvoit interesser sa patrie, fit encore pour elle plus que n'avoit fait son pere, il alla en 1760, en Espagne, uniquement pour connoître, non seulement la

nature de la laine de ce pays ; mais encore tout ce qui pouvoit avoir rapport aux animaux qui lui donnent cette riche production , & au commerce qui s'en fait , soit dans le pays même , soit dans l'étranger. Les mémoires excellents qu'il a rapporté nous ont principalement servi pour faire les petits ouvrages que nous donnons aujourd'hui.

La Suède avoit anciennement des moutons ; mais leur laine étoit grossière , la guerre qui faisoit la principale occupation des Suédois ne leur laissoit point le temps de s'occuper du soin de perfectionner cette matière première de leur manufacture , qui d'ailleurs par elle-même , en fort petit nombre , pouvoit suffire à la consommation d'un peuple qui

ne connoissoit point le luxe, & qui n'avoit point de commerce extérieur. Le séjour que les armées Suédoises firent en Allemagne pendant la guerre de trente ans, les mit à portée de connoître combien leurs laines étoient inférieures à celles des Allemands. Une grande quantité de brebis & de beliers qu'ils transporterent de ce pays dans le leur, y changerent la race des moutons ; cette nouvelle race valoit moins que l'ancienne ; mais la laine qu'elle donnoit ne pouvoit servir que pour les fabriques de draps communs. La reine Christine qui avoit plusieurs des qualités qui font les grands princes, mais que la manie d'être un grand philosophe, empêcha d'être un grand Roi, fit venir quelques centaines de brebis &

& de beliers d'Espagne & d'Angleterre; mais on prit des bêtes trop âgées, qui la plupart périrent de bonne heure, de maniere qu'on ne profita pas de cet avantage; l'ancienne race prévalut sur la nouvelle, celle-ci étant disparue, l'ancienne race allemande fut la seule qui resta aux Suédois. Les choses subsisterent dans cet état, jusqu'à ce que M. Alstrom, comme nous l'avons dit, fit venir de l'étranger, des brebis & des beliers, en 1715, il en tira trente d'Angleterre qui réussirent très-bien, ainsi que ceux d'Espagne qu'il se procura en 1723, comme aussi ceux d'Eiderstadt qu'il acheta en 1726: aucun de ces animaux ne souffrit de la rigueur du climat de Suède, pas même les chèvres que M. Alstrom tira d'Angora,

en 1742 ; mais c'est la race d'Espagne & celle d'Angleterre qui ont le plus multiplié, au point qu'en 1764, leur nombre étoit de quatre-vingt-huit mille, neuf cents cinquante-trois de la meilleure, & vingt-trois mille trois cents quatre-vingt-quatre d'une moindre espèce. Les progrès qu'ont fait ces troupeaux ont été extrêmement rapides. En 1747, les moutons à laine fine étoient en Suède au nombre de vingt-huit mille sept cents ; en 1751, de cinquante-cinq mille, trois cents soixante ; en 1755, de soixante mille six cents sept ; en 1760, de quatre-vingt mille. En 1767, les troupeaux de Suède de race espagnole donnoient déjà tous les ans soixante-dix-neuf mille, neuf cents onze livres de laine, qui étant lavée,

en produisoit cinquante - quatre mille, huit cents trente-trois livres, qu'on employoit dans les manufactures de draps fins. Ces manufactures produisoient alors soixante-quatre mille aunes de drap. Pour six aunes de drap, on employoit environ neuf livres de laine d'Espagne, par conséquent, les besoins des manufactures Suédoises étoient de quatre - vingt-seize mille livres, dont cinquante-quatre mille huit cents trente-trois étant produites par les troupeaux du pays seulement, trente - huit mille cent soixante - sept l'étoient aussi par ceux d'Espagne. Depuis 1767, les troupeaux de races espagnoles ont dû augmenter, en conséquence aussi, l'importation des Suédois, des laines d'Espagne, a dû dimi-

nuer, quoique les manufactures de draps fins se soient considérablement multipliées. On ne peut mieux le prouver que par le témoignage de M. Alstrom, qui assure dans son discours, que dans peu d'années, sa patrie pourra se passer des laines que lui fournit l'Espagne.

Ce qu'a fait l'Angleterre, cette nation rivale de la France, & la seule qui puisse l'être pour le commerce, les arts & les sciences, devroit être pour nous un puissant motif d'émulation, de donner toute notre attention à l'amélioration de nos races de moutons.

De tout temps une des principales richesses des Anglois, a été leurs laines; du temps des Brétons, ce pays étoit couvert de nombreux

troupeaux ; ils furent moins considérables sous les Saxons, & encore moins certainement , après la conquête des Normands ; parce que la tyrannie des grands sur le peuple, détruit toujours toute espèce d'industrie. Cela n'empêcha pas cependant que les Anglois n'aient toujours été , après les Espagnols, le peuple le plus riche en laine. Sous Edward III, c'est - à - dire, dans le quatorzième siècle, les Anglois exportoient déjà trente mille sacs de laine, qui produisoient à la nation quatre cents cinquante mille livres sterling, & au Roi pour ses droits , soixante mille livres sterling. Les Anglois ont fait dans le quinzième siècle, avec beaucoup de difficulté , ce que nous pourrions faire très-facilement dans le

dix-huitième. Le roi Edward IV, qui les gouvernoit alors, connoissant combien les laines que recueilloient ses sujets étoient inférieures à celles des Espagnols, crut qu'il rendroit un grand service à son pays, s'il pouvoit parvenir à y introduire la race des moutons espagnols. Il falloit pour cela obtenir le consentement du Roi de Castille : la Duchesse de Bourgogne se chargea de cette négociation, & parvint, par ses sollicitations, à faire consentir les Espagnols à souffrir que les Anglois emportassent de leur pays trois mille bêtes blanches, qui répandues dans toute l'Angleterre, y multiplierent & changerent presque en entier la race des moutons. Sous Henry VIII & Elisabeth, les Anglois obtinrent encore des Espagnols

de nouvelles bêtes blanches, qu'on distribua avec plus de soin & d'attention qu'on n'avoit fait sous Edward IV. On établit pour cela une commission particuliere, qui subsiste encore aujourd'hui ; elle est composée de personnes intelligentes, & de la plus grande probité. Cette commission distribua les bêtes Castillannes avec la plus grande attention ; chaque paroisse de celles qui étoient les mieux situées, tant pour les pâturages que pour le climat, eut deux brebis & un belier. Pendant sept ans on défendit de châtrer aucun de ces animaux. Enfin les Seigneurs de ces paroisses se chargerent de la garde des brebis & des beliers, & lorsqu'ils firent faillir ceux-ci, ils eurent soin de choisir les brebis du

pays qui étoient les plus fortes, & qui donnoient une plus belle laine.

Des écoles de bergers furent établies dans tout le Royaume, & l'usage du parcage fut généralement adopté, d'abord pour la saison d'été, ensuite pour celle de l'hiver. La laine qui provint de ce mélange fut plus longue que ne l'étoit celle des moutons espagnols, sans doute à cause du sel dont les paturages anglois étoient imprégnés. Ces parties salines agissoient sur l'animal, sa peau pouffoit des fils longs & bien nourris. Cependant cette laine supérieure en ce point à celle d'Espagne, lui fut toujours inférieure pour la finesse.

Depuis ce temps, les laines d'Angleterre n'ont pas dégénéré, & sans doute à cause de l'attention que les

Anglois ont toujours continué de donner au choix des beliers, lors de l'accouplement. On a vu, & on voit encore parmi eux, payer un bon belier cinq & quelquefois fix cents livres tournois. Quiconque a en Angleterre un excellent belier, retire douze livres chaque fois qu'il permet qu'on s'en serve pour saillir une brebis.

L'ancienne race des moutons anglois n'a pas cependant été entièrement changée ; elle subsiste encore dans plusieurs parties de l'Angleterre, la laine qu'elle donne en est commune, & presque aussi grossiere que nos laines de Picardie. Les moutons qui forment cette race, sont forts, plus hauts & d'un corsage plus gros que les autres ; ils habitent le Comté d'Yorck. Ceux du pays de Galles

fournissent une laine encore plus commune. Du mélange de la race angloise & de la race espagnole, il en est sorti une race bâtarde, dont la laine tient le milieu entre la laine commune & la plus fine. Cette race bâtarde est composée de bêtes qui sont aussi très-fortes & très-grandes; leurs toisons sont très-garnies, & c'est dans le Warwickshire, le Leicestershire, le Buckinghamshire & le Lincolnshire, qu'on la trouve.

Les troupeaux du Comté de Shrops, & toutes les parties des côtes qui regardent celles de France, sont peuplées de troupeaux de races espagnoles, leur laine est aussi la plus fine, la plus soyeuse, & la plus parfaite de toutes celles que fournit l'Angleterre. Les bêtes qui compo-

sont ces troupeaux, sont petites & ont de la laine jusques sur le nez.

Ce qui distingue principalement la laine d'Angleterre, c'est sa grande blancheur, au moyen de quoi, elle peut prendre facilement les couleurs les plus fines; tandis que les nôtres, même celles de Flandre, ne reçoivent que très-difficilement, après le plus fort lavage, les couleurs cramoisies, écarlates & jaunes, & que les étoffes faites avec ces laines de Flandre teintes dans ces couleurs, ont toujours un œil terne, tandis qu'elles ont un œil très-vif dans les étoffes angloises.

En Angleterre une brebis de deux ans, donne cinq à six livres de laine par an, un belier, six à huit livres, & un mouton, huit à neuf livres.

Un mouton de race suédoise, ne donne qu'une livre de laine, qui se vend communément seize sols huit deniers de France. Le mouton de race angloise donne en Suède cinq livres, qui se vendent trente-trois sols quatre deniers la livre, par conséquent celui-ci rapporte à son maître dix fois autant que lui rapporte le mouton suédois. Si on considère les avantages que le public retire en Suède de l'introduction des races étrangères, on trouvera qu'ils sont considérables, & on pourra les évaluer d'après M. Alström, à mille pour cent, relativement au profit que retirent les manufactures, & au nombre d'hommes qui sont employés dans ces mêmes manufactures. Et pour les troupeaux, il est aujourd'hui démon-

tré , & cette démonstration peut être pour nous un grand motif d'émulation, qu'un troupeau de brebis suédoises ne rapporte à son possesseur que cinquante - cinq livres & demie de laine, tandis qu'un troupeau d'une même quantité de bêtes angloises, en donne cent trente-fix livres & demie, qui, vendue trente-trois sols quatre deniers la livre, donne deux cents vingt-fix livres treize sols quatre deniers, tandis que les cinquante-cinq livres de laine suédoise vendues seize sols, huit deniers, ne produisent que quarante - cinq livres seize sols quatre deniers.

La brebis espagnole produit en Suède la même quantité de laine que la brebis angloise ; mais sa laine se vend beaucoup plus cher, par con-

séquent, un troupeau de bêtes espagnoles rapporte encore davantage que celui des bêtes angloises.

Un peuple aussi laborieux que les Hollandois, n'a pu voir les richesses que les Anglois & les Espagnols retiroient de leurs laines, sans éprouver ce sentiment de jalousie, qui est même louable, lorsqu'il produit l'émulation. Les Hollandois avoient alors des manufactures; ces manufactures étoient florissantes. Celles de leurs draps fins le disputoient à celles de France & d'Angleterre; celles de draps noirs l'emportoient même: mais pour les fournir de matière, il falloit les acheter des Espagnols, & dès lors renoncer à pouvoir donner les draps hollandois à un prix inférieur à celui que les

Anglois & les François donnoient les leurs. Les Indes orientales valurent à la Hollande entr'autres avantages, la découverte d'un mouton, qui, transporté sur ses terres en Europe, lui a donné une excellente laine, qui l'a mise en état de se passer de celles d'Angleterre, & dont la qualité est telle, que les Hollandois la vendent sous le nom de laine angloise. Cette race orientale fut placée dans le siècle dernier, dans le Texel, & dans la Frise orientale. Les bêtes qui la composent sont hautes, allongées & de haut corsage. Nous en avons déjà parlé à l'occasion de nos moutons de Flandre. Une brebis hollandoise donne seize livres de laine, & quelquefois quatre agneaux par an. Cette laine est longue, foyeuse, fine,

& d'une grande blancheur, on la vend depuis vingt-cinq jusqu'à trente sols la livre. C'est aussi le prix que se vend communément la laine de Flandre ; celle d'Angleterre nous coûte depuis cinquante sols, jusqu'à trois livres. Les marchands de Paris la vendent cinq livres, ou plutôt, vendent à ce prix, les laines de Flandre qu'ils donnent pour laines angloises.

Dans l'Isle de France, un mouton ne donne que quatre livres de laine, c'est la moitié de ce que produit un mouton de Flandre, & le quatrième de ce que donne le mouton hollandois. Dans le Pays-messin, le produit d'un mouton n'est aussi que de quatre livres de laine. Un belier du Cotentin donne deux livres, un mouton deux livres & demie, une brebis

une

une livre & demie. En Angleterre, le mouton d'espèce semblable, rend à son maître; le belier cinq, la brebis trois, & le mouton sept livres; ce qui fait une différence considérable, tant par rapport à la quantité de la laine, que par rapport à son prix.

Il ne seroit pas aussi difficile qu'on le croiroit, de se procurer des brebis & des beliers d'Angleterre. Les Anglois, au risque d'être pendus, nous apportent leurs laines : pourquoi l'appas du gain n'engageroit-il pas ceux d'entr'eux qui font ce commerce prohibé & si dangereux pour eux, de nous procurer une quantité suffisante de beliers & de brebis pour renouveler les races des troupeaux de nos provinces septentrionales? Le

sol & le climat sont , à peu de chose près, semblables à ceux d'Angleterre ; les Comtés de Suffex , de Salisbury, de Surrey, de Middelfex & de Kent, sont couverts de bêtes à laine fine ; ils regardent & avoisinent la Normandie , par conséquent , ces Comtés pourroient facilement fournir cette province des beliers & des brebis dont elle auroit besoin pour changer la race de ses troupeaux. Elle pourroit aussi s'en procurer d'Irlande , où la laine est , pour le moins , aussi parfaite que celle d'Angleterre. Dix beliers & cent brebis , pour mettre la dépense au plus bas , coûteroient peu , & en moins de quatre ans , suffiroient pour peupler la Normandie , d'où ensuite , ce que ces émigrans produiroient , seroit reparti

dans la Picardie , la Brétagne , &c. tandis que les trois Evêchés , la Lorraine & la Champagne , auroient reçu des brebis & des beliers de Flandre , pour améliorer & changer la race de leurs troupeaux. Les troupeaux de nos provinces méridionales , au moyen des brebis d'Espagne & de Portugal que nous pourrions avoir encore plus facilement que celles d'Angleterre , feroient en peu de temps changés. De cette maniere , la France avant cinquante ans , pourroit se passer entièrement des laines d'Espagne , d'Angleterre & de Hollande.

Nous nous servons beaucoup de laines de Barbarie pour nos manufactures du Languedoc ; celles de Louviers , de Carcassonne , & d'El-

bœuf, en font usage , c'est Marseille qui les leur fournit , elles reviennent aux manufacturiers à un prix bien au - dessous , que ne leur reviendrait celles d'Espagne auxquelles elles ne le cèdent que de très - peu pour la bonté & la perfection. Qui nous empêcheroit , pour accélérer le changement de race de nos troupeaux , de tirer de la Barbarie des brebis & des beliers ?

Le préjugé général est que les moutons d'Espagne ne peuvent habiter & subsister dans les climats froids ; ils subsistent , & se sont cependant multipliés dans la Suède , ils n'y ont pas même dégénéré ; pourquoi ne pourroient - ils se conserver dans nos provinces méridionales , dont le climat diffère peu de celui d'Espa-

gne? celui de nos provinces même septentrionales n'est pas, à beaucoup près, aussi froid que celui de la Suède. A cet exemple, qui est une démonstration, ajoutons les observations physiques que M. Alstrom a faites sur la production de la laine fine des brebis, desquelles observations il résulte que la race des moutons à laine fine qui sont en Espagne, peut subsister dans toute son intégrité dans les pays du Nord : nous transcrirons ici en entier ces observations.





OBSERVATIONS P H Y S I Q U E S

*Sur la maniere dont se produit
la laine fine, & sur la possi-
bilité qu'elle conserve toutes
ses qualités dans les pays du
Nord.*

IL y a plusieurs animaux, qui quoi-
que d'une même espèce, différen-
tient entr'eux par la finesse & par
la longueur du poil, tels sont les
brebis, les chevres, les chiens, les
chats & les lapins; mais de cette
espèce, il y en a un plus grand
nombre qui ont le poil gros & court,
que de ceux qui l'ont fin & long.

J'ai recherché, ainsi que bien d'autres, si cette différence pouvoit être occasionnée par la chaleur ou par le froid; si elle dépendoit de la sécheresse ou de l'humidité; si elle étoit l'effet de la nature de la terre sur laquelle se tenoit l'animal; de l'eau qu'il buvoit, des alimens dont il se nourrissoit; ou enfin, de quelque autres circonstances du climat qu'il habitoit: toutes les observations que j'ai pu faire sur ces différens objets, n'ont point éclairci mes doutes, & ne trouvant point de preuve suffisante pour leur attribuer la différence qui se trouvoit entre le poil d'un animal & celui d'un autre animal de la même espèce, j'ai pensé que je pourrois plutôt trouver dans les loix de sa propaga-

tion, les éclairciffemens que je cherchois.

Ces loix, il est vrai, sont à peine connues. Les Physiciens ont jusqu'ici cherché, mais en vain, à les pénétrer, ils n'ont pas pu encore écarter l'obscurité qui les environne. M. de Buffon lui-même n'a pas, plus que Lewenhock, répandu de lumière sur elle, & les recherches de l'Anatomie aidée des microscopes les plus parfaits, ont été jusqu'à présent fans succès. De tous les germes qui produisent les animaux, celui des oiseaux étant le plus grand, sembleroit être aussi le plus propre à faciliter quelque découverte : mais il contient beaucoup de parties qui sont si déliées & si petites, & en même temps si fort enveloppées,

que les plus clair-voyans & les plus attentifs des observateurs, n'ont encore pu y découvrir les opérations de la nature dans le grand mystère de la propagation.

Celle des plantes est moins cachée, on voit à découvert toutes les parties qui y cooperent; on apperçoit comment elles sont fécondées. Aucuns des effets de cette opération n'est voilée, & le fruit qui en provient, croit sous nos yeux. Cette facilité d'observer la marche de la nature dans la génération des plantes, m'a donné l'espérance de pouvoir, en lui assimilant celle des animaux, découvrir quels sont les principes cachés de celle-ci; la différence qui se trouve, tant dans la forme, que dans la nature des plantes

& des animaux, a obligé les Naturalistes à en former différentes classes dans lesquelles ils les ont rangées par ordre, suivant leur genre & leur espèce ; chacun d'eux a reçu de la nature la faculté de reproduire un être de même espèce que la sienne, mais non pas d'une espèce différente. Ainsi de l'œuf d'un vautour ne peut éclore un pigeon, & la semence du bouleau ne produira pas un citronier : mais il arrive cependant quelquefois , tant dans le genre animal, que dans le genre végétal, que les enfants sont, tant pour la forme, la grandeur & la couleur, tout-à-fait différens à leur pere.

Si on en recherche la cause pour les plantes, on ne la trouvera ni dans le sol, ni dans le climat, ni dans

la culture , puisque , si la différence de l'enfant au pere étoit produite par l'un ou par l'autre , on pourroit la détruire , en remettant l'enfant dans le même climat , sur le même sol où étoit sa race , ou en lui donnant la même culture qu'on donnoit auparavant à son pere. D'un autre côté , nous ne voyons pas que la transplantation toute seule ait jamais fait changer essentiellement l'espèce d'une plante. La narcisse double , en quelque pays que vous la mettiez , ne deviendra jamais une narcisse simple : mais pour expliquer quel peut être le principe de la différence qui se trouve dans les plantes , entre le pere & l'enfant , il est indispensable d'entrer dans quelques détails sur les qualités naturelles & essentielles des plantes.

Suivant les principes de M. Linné, les deux parties essentielles de la plante sont la moëlle & l'écorce : de la moëlle vient la semence, & de l'écorce la nourriture de la plante. Le pistil tient son origine de la moëlle, & les étamines doivent la leur à l'intérieur de l'écorce ou bois. Les plantes sont de deux genres, comme les animaux, & c'est la poudre ou semence de la plante mâle, qui féconde le germe de la plante femelle, & par conséquent, c'est cette semence seule qui peut produire quelque variété dans la plante; le climat, le sol & la culture n'y entrent pour rien. Si la plante mâle féconde une plante femelle de la même espèce que lui, le rejetton ressemblera en tout point à la plante

dont il fortira ; mais si le mâle féconde une plante femelle d'une autre espèce que la sienne, ou qui diffère de lui, soit pour la forme, la couleur ou la figure, le rejetton tiendra de la mere, pour les parties intérieures, & du pere, pour les parties extérieures ; telles que les racines, le tronc, les feuilles, la grandeur, la couleur, &c. Pour appuyer ce sentiment, M. Linné a, dans sa dissertation des plantes monstrueuses, donnée en 1751, rapporté plusieurs exemples de beaucoup de fleurs auxquelles cela est arrivé ; mais ce qui mérite le plus d'être remarqué, c'est que la chose soit non seulement arrivée entre deux plantes de différens genres, mais encore entre deux plantes de différentes espèces, qui

malgré l'opposition apparente que la différence de leur espèce mettoit entr'elles , ont été fructifiées l'une par l'autre , & ont produit des races nouvelles , inconnues auparavant aux Botanistes. Dans les jardins d'Upsal , la *veronica maritima* se trouvant placée au près de *verbena officinalis* , celle - ci fécondée par celle - là , il en provint en 1750 , la *veronica spuria*. Les parties de fructification de cette dernière plante sont trop ressemblantes à celles de la *verbena officinalis* , pour qu'on puisse douter qu'elle soit sa mere , non plus qu'on ne peut lui croire un autre pere , que la *veronica maritima* ; quand on considère sa figure , sa forme & toutes ses parties extérieures. Telle est l'origine d'une

quantité de nouvelles plantes inconnues aux anciens.

Pour ce qui regarde le duvet des plantes, qu'on peut regarder comme étant pour elles ce que le poil est pour les animaux, elles le perdent dans l'eau ; mais à l'air il devient plus épais & plus abondant, surtout sur les hauteurs & dans les plaines, & dans tous les endroits où il souffle plus de vent : & s'il arrive que la plante fécondée n'ait pas de duvet, & que la plante qui la féconde en ait beaucoup, alors le rejetton fera comme son pere, couvert de duvet. J'observerai cependant que les plantes qui proviennent de ces espèces d'adulteres, ont aussi beaucoup des qualités de leur mere, de maniere que si celle-ci est

propre à la nourriture de certains insectes, ses enfans leur en serviront aussi. Une autre particularité qu'on ne doit pas oublier de remarquer, c'est que ces enfans quelquefois résisteront à une espèce de climat, & subsisteront dans un sol où leurs parens périroient s'ils y étoient transportés.

Si on examine avec attention toutes les parties qui entrent dans la composition de l'individu de l'animal, on trouvera qu'il y a une grande ressemblance entre lui & la plante, & cette ressemblance est si grande entre les animaux auxquels on a donné le nom de composé, & les arbres & arbrustes, qu'on a beaucoup de peine à les distinguer les uns des autres. L'arbre a sa
racine

racine, son tronc, sa fleur & son fruit, & tout cela se trouve dans les animaux, plantes zoophytes. Le bois du tronc de l'arbre est composé de plusieurs couches, & le tronc de l'animal-plante est composé de même; chaque boulon, chaque jointure d'un arbre a vie en soi-même, de maniere que c'est par eux que se fait la propagation de l'arbre, ainsi que par les fruits. Il en est de même de l'animal-plante, il est vrai que les feuilles de celui-ci donnent des signes visibles de sensations & ont des mouvemens spontanés; mais on peut observer le même phénomène dans plusieurs plantes: tel est, par exemple, la sensuive & presque toutes les plantes à feuilles conjuguées, dont les folioles obéissent à

l'action de la lumiere, qui s'ouvrent & se referment comme elle le veut. On ne peut donc pas douter qu'il n'y ait une grande analogie entre l'animal composé & la fleur composée.

Examinons maintenant si cette analogie se trouve de même entre les animaux non composés & les plantes non composées. Les animaux comme les plantes ont besoin de nourriture; c'est le suc qui circule dans les veines de l'animal, qui le fait exister, il en est de même de la plante; aussi dit-on également de l'un comme de l'autre, qu'il vit, vieillit, croit, devient malade & meurt. L'animal comme la plante a la faculté de se propager, & comme la propagation fait dans ce moment-ci

l'objet principal de mes observations, j'entrerais dans quelque détail sur ce qui la regarde, tant pour l'animal, que pour la plante. Je ne parlerai cependant point de la faculté de pousser des boutons, qui n'est propre qu'à la plante ou à l'animal composé. Pour ce qui est de la doctrine des sexes par rapport aux plantes, elle a été si clairement expliquée par notre grand Linné, qu'il n'est pas possible de douter de l'existence de l'un & de l'autre sexe, pour le genre végétal, comme pour le genre animal.

Tout ce qui est essentiellement nécessaire à la propagation se trouve dans la plante comme dans l'animal. Les plantes comme les animaux sont distinguées en femelles & en mâles ;

les parties de la génération font les mêmes fonctions, tant dans l'animal, que dans la plante ; elles ne diffèrent entr'elles que par la forme, la position & le nom. L'étamine de la fleur est le *penis* de l'animal. Le *stigma* de la première, est la *vulva* du second. L'animal reçoit la semence du mâle dans sa matrice, la plante la reçoit dans le *pericarpium*. Les graines ou semences des plantes sont les œufs des animaux.

L'accouplement des animaux est la fructification des plantes ; l'état de grossesse dans la femelle de l'animal, est représentée, pour les plantes, par l'état du fruit. La naissance des petits de l'animal, est la maturité du fruit de la semence ou de la graine de la plante. En parlant de

la maniere dont se multiplient les plantes, nous avons dit qu'en général, il y avoit toujours une ressemblance entre la plante productive, & la plante reproduite. Il en est de même des animaux, lorsque le pere & la mere sont d'un même ordre, d'un même genre & d'une même espèce; l'animal carnassier engendre un animal carnassier; la poule produit un poulet, & le corbeau ne donne pas l'existence à un ver à soie.

Dans tous les temps on s'est donné beaucoup de peine pour classer les animaux comme on avoit classé les plantes, on a voulu diviser les premières comme les secondes, par familles, les distinguer par genre, les séparer par espèce. Cette tentative

n'a pas été plus heureuse pour les uns que pour les autres, parce qu'il étoit presque impossible de distinguer dans l'ancienne zoologie, les genres & les espèces primitifs d'avec ceux qui sont venus depuis.

Ce que M. Linné a dit des plantes, qu'originellement il y en avoit un très-petit nombre d'espèces différentes, peut, je crois, s'appliquer de même aux animaux, pour ce qui regarde les différences qui se trouvent dans les mêmes espèces. Les espèces des uns comme celles des autres s'étant mêlées, il en a résulté cette multiplicité d'espèces différentes qu'on voit aujourd'hui, & qui sont, pour ainsi dire, les intermédiaires d'une famille à une autre. Ainsi les bestiaux me semblent être

une famille intermédiaire entre celle des bêtes de sommes, & celle des bêtes féroces, qui aura été formée par le mélange des bêtes féroces & des bêtes de sommes. Celle des canards, intermédiaire de celle des oies & des poules.

Aristote rapporte qu'un tigre s'est accouplé avec un chien ; il parle aussi de plusieurs espèces d'animaux de différentes espèces qui se sont mêlés ensemble par l'accouplement. On a vu des chiens couvrir des brebis. Il y a une espèce de chien qui ressemble si fort au lion qu'on l'a nommé le *chien-lion*, & qu'on ne peut douter qu'il ne provienne de l'accouplement d'un lion & d'une chienne. Scaliger possédoit un animal qui avoit été produit par l'ac-

couplement d'un taureau & d'une jument ; mais il est plus difficile de distinguer dans les diverses espèces d'animaux d'une même espèce, quelle est la famille intermédiaire, tel par exemple, qu'est celle qu'on peut mettre dans cette place de la famille des chiens, des loups, & des renards.

Je ne prétend pas dire que tous les animaux se soient ainsi mêlés les uns avec les autres, cela ne feroit pas probable, vu la grandeur de plusieurs, & la petitesse de plusieurs autres ; vu la différence qui se trouvoit dans la conformation des uns & des autres ; vu encore l'antipathie naturelle qui régnoit entre quelques-unes, & la différence des climats où ils vivoient : je crois seulement qu'un grand nombre d'animaux se

font accouplés ensemble , quoique d'espèces différentes. Ce qui rend cette opinion probable , c'est qu'il y a plusieurs familles qui sont beaucoup plus riches en genre , un plus grand nombre encore de genre qui sont plus riches en espèces que d'autres. C'est ainsi qu'on trouve parmi les animaux carnassiers plusieurs genres qui proviennent du mélange.

Je suis très-disposé à penser que certaines espèces de même genre se font accouplées par la seule facilité qu'elles ont trouvé à s'approcher , qu'elles y ont été provoquées par le besoin, lorsqu'elles ont manqué de femelle de leur propre espèce. On a toujours regardé les singes pour être des animaux très-laffis , & on trouve

parmi eux trente-trois familles d'espèces différentes les unes des autres, sans compter celles qui peuvent être encore inconnues des Européens. On pourroit dire la même chose des rats, dont on connoit vingt-une familles. On ne trouve pas une si grande diversité parmi les autres animaux à quatre pieds ; mais elle est beaucoup plus grande parmi les oiseaux, les serpens, les poissons, les insectes & les vers, que parmi les quadrupedes. M. Linné a cité trente-deux espèces différentes de faucons, quarante-huit de perroquets, vingt-deux de coucous, quarante-cinq d'oies ou de canards, vingt-six de grues, vingt de coqs de Bruyere, cinquante de pigeons, vingt-huit de grives, quarante-neuf

de hochesqueue, quarante - neuf de lézards, quatre - vingt - dix - sept de serpens, dix-sept de cabeliaux, trente-fix de perches, quarante - trois d'écrévisses de mer, soixante - une de fauterelles, cinquante-sept de cigales, deux cents soixante & quinze de papillons de jour, quatre cents soixante de papillons de nuit, quarante sept de hériffons, cinquante - trois d'abeilles, cinquante - huit de mouches-rons, cent vingt - neuf de mouches, trente-neuf de conques de Vénus; cinquante - une de buccins, soixante-une de coquilles donnant le pourpre, trente-cinq de madreports, &c.

Les anciens ne connoissant point l'usage de la division par famille imaginée par les modernes, il leur suffisoit qu'il y eut quelque différence

entr'un animal & un autre animal, ou une plante & une autre plante de la même espèce, pour en faire une espèce différente; il leur suffisoit pour cela, qu'il ne se trouva que la grandeur, l'odeur, le goût, la couleur, le poil ne fussent pas semblables, souvent même de l'usage qu'ils en faisoient eux mêmes, ou du pays où l'animal habitoit, où le climat sous lequel croissoit la plante. De ce principe qui ne devoit produire qu'une grande confusion, nâquit l'opinion où ils étoient, qu'il y avoit différentes espèces d'hommes; ils en comptoient même une plus grande quantité qu'il n'y avoit de nations connues. De cette croyance nâquit la fable des géants & des pigmées. On distingua l'espèce des hommes

par la couleur de leur teint ; l'homme blanc fut cru d'une espèce différente que l'homme noir ; pour les animaux, on distingua leur espèce par le poil ; tous ceux qui l'avoient long furent regardés comme n'étant pas de l'espèce de ceux qui l'avoient court, & ceux qui l'avoient poli, de ceux qui l'avoient hérissé ; tout fut classé d'après ce principe général, les bestiaux, les bêtes à laine, les poules, les oies, les pigeons, &c. De même aussi les fruits, les arbres, les fleurs ; mais on multiplia si fort les classes, qu'il y en avoit autant qu'il y avoit de variété. Ces variétés cependant ne doivent pas être négligées, & il nous paroît essentiel de connoître quel peut en avoir été l'origine.

Tous les individus parmi les animaux & les plantes qui ont une même conformation & la faculté de produire leur semblable , ont été rangés dans la même classe & considérés comme étant de la même espèce : mais dans la distinction des classes & des espèces, on n'a pas pu avoir égard aux variétés que pouvoit produire le climat, la nourriture ou la culture. Je voudrois cependant qu'on distinguât du grand nombre de variétés qui peut y avoir parmi les plantes, comme parmi les animaux ; celles sur lesquelles le climat, la nourriture & la culture ne produisent aucun changement, & qui se conservent toujours , pendant même plusieurs générations de suite, soit qu'elles soient dans la grandeur du

corps, soit qu'elles soient dans la couleur, l'odeur, le goût, la robe, ou autre chose de cette nature, de celles qui sont occasionnées par le climat, la nourriture & la culture. La vie d'un homme ne suffiroit pas pour en faire la recherche & les décrire ; mais on devroit cependant, sans être découragé par l'étendue du travail, le commencer, vu les avantages qu'il en pourroit résulter. Je reviens à mon principal objet.

Ceux qui ont lu les expériences réitérées de Reaumur sur l'accouplement des lapins avec les poules, & la relation que le même auteur donne de celui d'un taureau avec une anesse, dont il existe une race d'animaux dans le Dauphiné & l'Auvergne, & d'un taureau avec une jument, dont

le produit a été un animal particulier, qu'on nomme dans ces provinces, *tumars*. Ceux qui savent que M. Chau a vu dans la Barbarie une race particulière, qu'on nomme, *cumrals*, & dont on se sert avec avantage aux environs d'Alger, qui provient de l'accouplement d'un âne avec une vache, & que cet animal n'a pas la corne du pied fendue comme sa mere; mais de la même forme que celle de son pere; ceux qui savent ce que les singes ont tenté quelquefois, pour se procurer la jouissance des femmes, ne sauroient douter que les animaux, quoique de genres différens, ne puissent s'accoupler ensemble.

Mais quand cela auroit pu arriver entre des animaux d'un genre différent,

rent , il eût été facile que la même chose arrivât entre des animaux du même genre ; aussi a-t'on vu le mulet être produit par l'âne & la jument.

Je ne tirerai aucune conséquence de la peau noire & des cheveux frisés des Nègres ; je dirai seulement, que je ne pense pas qu'Adam & Eve aient été tels : mais je crois pouvoir avancer hardiment , qu'il y a une grande quantité d'animaux qui proviennent de l'accouplement d'un mâle & d'une femelle de même genre ; mais d'espèce différente , telle , par exemple , le canard , qui a été le produit de l'accouplement d'une oie & d'un coq.

Les animaux qui sont d'une même espèce , & qui ne différent entre

eux que par quelques variétés particulières, peuvent encore s'accoupler ensemble plus facilement, & plus communément ; on en trouve la preuve dans l'arbre généalogique des chiens, que nous a donné M. de Buffon ; au reste ces accouplements extraordinaires sont plus communs parmi les animaux domestiques, que parmi ceux qui habitent les bois, par la raison que ceux-ci ne sont portés à l'accouplement que dans le temps du rut, au lieu que ceux-la qui prennent une nourriture plus succulente, éprouvent continuellement les besoins de l'amour.

Je vais maintenant essayer de faire voir par des expériences sûres, de quelle manière ces sortes de mélanges opèrent sur la race suivante. Il

est de principe, que toute race tient du pere & de la mere ; je pense qu'on peut ajoûter pour les animaux , comme pour les plantes , que la race ressemble à la mere par les parties intérieures, & au pere, par les parties extérieures, principalement pour le poil. Le poulet qui vint de la poule, qui avoit été couverte par un lapin, dont parle Reaumur, n'avoit point de plume comme sa mere, mais du poil comme son pere. Lorsqu'on accouple un serin de canarie avec un chardonneret, les petits qui en proviennent, ressemblent pour la force & le plumage au pere , & la même chose arrive lorsqu'on met ensemble la femelle d'un chardonneret avec un serin mâle. Les brebis de Suède dont la laine étoit gros-

fiere, ayant été faillies par des beliers espagnols, anglois & allemands, les petits qu'elles mirent bas, eurent une laine tout-à-fait semblable à celle du pere, & en aucune façon à celle de la mere. C'est un fait connu des payfans mêmes, qui aujourd'hui en Suède, sont tous persuadés, que la laine seule du pere, se transmet à l'enfant. Tous les auteurs anciens qui ont écrit sur les brebis, tels que Varron, Columelle, Paladius, Virgile, &c. en étoient aussi persuadés.

Un cultivateur d'Angleterre nommé Guillaume Story, avoit en 1758 ou 1759, un belier de trois ans, qui pesoit trois cents quatre-vingt-dix-huit livres d'Angleterre, il fut vendu à M. Banck de Harworth,

quatorze guinées ; les agneaux qui nâquirent des brebis couvertes par ce belier, ressembloient toutes au pere , qui chaque fois qu'il couvroit une brebis étrangere , valoit à son maître une demi - guinée. Robert Gibson, Ecuyer, autre Anglois, possédoit en 1770 un belier de la même race que celui de M. Banck, dont il avoit retiré beaucoup d'argent , puisque la premiere année qu'il l'eut, en 1766 , il lui valoit une demi-guinée chaque fois qu'il couvroit une brebis , & les années suivantes une guinée. M. Banck de Dimisdale, frere de M. Banck de Harworth , se procura des agneaux provenans du belier que son frere avoit. La premiere fois qu'il fit tondre ces agneaux , ils lui donnerent chacun vingt - deux

livres & demie angloises de laine : un Seigneur de son voisinage en recueillit seize livres d'une brebis de même race , qu'il avoit dans son troupeau. Cette brebis avoit cinq ans. Ces expériences réitérées prouvent que la perfection & la bonté de la laine se transmet à toute la race par le belier. Il en est de même des chevaux & de tous les autres animaux. Les Anglois en sont si fort convaincus, que quand ils veulent faire faillir leurs juments par de bons étalons, ils payent quelquefois jusqu'à dix guinées pour chaque fois , ce prix est, sans doute exorbitant , mais il est une preuve de la vérité de ma proposition ; car si celui qui le donne n'étoit pas sûr de se procurer des poulains d'une bonne race, il ne

payeroit pas si cher l'étalon qu'il emploieroit à couvrir sa jument.

Pour avoir du poil provenant de celui que donnent les chevres d'Angora, dont on se sert à Bruxelles pour faire le camelot, il n'est pas nécessaire d'avoir une chevre venue de ce pays, il suffit que le bouc qui la couvre en soit. Les Turcs des environs d'Angora, n'ont conservé la race qui leur donne ce précieux poil, que par l'attention qu'ils ont de ne conserver que les petits qui sont forts, bien constitués, & dont le poil est le plus beau, ils n'en châ-trent aucun, & ne font subir cette opération qu'aux agneaux les plus foibles. Les Turcs ignorent cependant que c'est le bouc & non la chevre, qui transmet la bonté du poil,

mais ils se conduisent par une ancienne routine appuyée de l'expérience qui leur tient lieu de principe.

M. Alstrom le pere, vingt-sept ans avant que ce mémoire parut, avoit fait couvrir une chevre commune par un bouc d'Angora, & ce qui provint de cet accouplement, ressembloit bien plus au pere qu'à la mere, tant pour les oreilles, le crin, la queue & la couleur du poil. Si une jument est faillie par une âne, le mulet a plus de ressemblance avec l'âne qu'avec la jument; il a de longues oreilles, une queue de vache très-courte; la couleur de son poil est grise, & il a une croix noire sur le dos, comme son pere. M. Alstrom croit que ces races mêlées pourroient produire, & qu'elles produiroient

en effet, si on les soignoit, comme il conviendrait ; mais les expériences que M. de Buffon a faites, & qu'il a réitérées si souvent & avec tant de soin, doivent convaincre que cette reproduction est impossible, & contre l'ordre de la nature.

De ce que nous venons de dire, il s'ensuit qu'on peut aisément distinguer, par l'inspection des parties extérieures & les plus apparentes de l'animal, quel a été le pere auquel il doit son existence, excepté cependant dans le cas où le mâle seroit foible, car alors l'enfant, dit M. Alstrom, auroit dans ses parties beaucoup plus de ressemblance avec la mere, qu'avec le pere, il seroit assez difficile d'expliquer comment cela s'opéreroit.

On trouve quelquefois que les animaux domestiques d'une contrée ont presque tous la même couleur, ou quelques marques extérieures : cela vient, sans doute, de ce que les habitans de cette contrée ont, par préjugé, attaché quelque mérite à cette couleur ou à cette marque particulière qu'ils ont choisi de préférence pour les accoupler, les brebis qui avoient cette marque, ou étoient de cette couleur. C'est-là, sans doute, l'origine des têtes & des pieds noirs, qui distinguent les moutons d'Ecosse, de ceux des autres pays, & par conséquent, ce n'est pas ni au climat, ni au sol d'Ecosse, ni à la nourriture de l'animal, qu'il faut l'attribuer. On peut dire la même chose de cette grande quantité de

beliers fans corne, qu'on voit en Angleterre ; on a choisi de préférence , pour l'accouplement , des beliers qui étoient fans cornes, qui ont produit d'autres beliers qui n'en avoient pas non plus ; peut-être que la raison de cette préférence a été, qu'en Espagne, on coupoit ordinairement avant l'accouplement, les cornes des beliers dont on vouloit faire usage. On fait la même chose aussi en Italie.

Une jeune Nègresse mariée à la Virginie, accoucha la première fois d'un enfant noir ; elle devint de nouveau enceinte, & donna le jour à un garçon qui étoit noir, & à une fille qui étoit mulâtre. Les cheveux du garçon lorsqu'il devint grand, étoient de l'espèce de ceux qu'ont les

Nègres, noirs, crépus comme de la laine, ceux de la fille étoient noirs & longs, sa peau étoit assez blanche & ses yeux bleus; elle ressembloit beaucoup à l'œconome de l'habitation, que le mari de la Nègresse favoit bien avoir consolé plusieurs fois sa femme en son absence. Cette même Nègresse fit une troisième couche de trois enfants, dont deux mulâtres & un noir, cela prouve la possibilité de la superfétation.

Plusieurs personnes croient, & les anciens le croient aussi, que l'imagination des meres peut beaucoup sur le *fœtus*, & que les singularités qui se trouvent quelquefois dans la conformation du corps des enfants, est la suite de la forte impression qu'a fait un objet semblable sur l'ima-

gination de la mere. Un favant Aca-
démicien de Stockolm a prouvé en
1750, dans un ouvrage sur les ma-
ladies du foetus, que l'imagination
n'influoit en rien sur sa formation & sur
son développement. M. de Buffon,
bien avant l'avoit démontré d'une
maniere très-solide. D'ailleurs, si
l'imagination de la femelle pouvoit
produire quelque'effet sur le foetus de
l'homme ou de l'animal, il faudroit
aussi lui attribuer les phénomènes
semblables qu'on voit dans la géné-
ration des plantes ; car il y a autant
de monstres dans le genre végétal,
que dans le genre animal.

Est-ce que l'imagination, le chan-
gement de climat & de nourriture
ont pu jusqu'à présent produire quel-
que changement sur la couleur des

Nègres? Les Vallons, qui depuis si longtemps sont employés aux mines de Suède, ont encore la même physionomie qu'avoient leurs ancêtres: elle est si différente de celle des naturels du pays, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. Maupertuis dans ses ouvrages, parle d'une famille de Berlin, dont ceux qui la composent & qui l'ont composée, ont toujours eu six doigts à chaque main. La famille de Buffinger avoit la même singularité. Reaumur parle d'une famille de Malthe, dont ceux qui la composoient, avoient aussi tous six doigts à chaque main. Un nommé Lambert de Suffolck en Angleterre, a transmis à six de ses enfants une couleur singulière, & une certaine inégalité de peau par-tout le

corps, excepté sur le visage, le dedans des mains, le bout des doigts & la plante du pied, dont la peau étoit semblable à celle des autres hommes : sur tout le reste du corps, on voyoit une espèce de verrue aussi déliée qu'un fil, & d'une longueur assez considérable, dont la couleur étoit d'un brun foncé. Tous ceux de la famille de Scaliger avoient les yeux d'un bleu fort singulier. Les Patagons sont d'une stature si haute, qu'on leur a donné le nom de géants. D'après ces exemples & beaucoup d'autres qu'on pourroit encore citer, il n'est pas possible de douter qu'une variété qui se trouve dans le pere, soit transmise par lui, pendant plusieurs générations, à ses descendants.

Examinons maintenant de quelle maniere le pere peut opérer de si grandes choses, dans les animaux comme dans les plantes. Le germe avant l'accouplement & la fructification, se trouve renfermé dans une espèce d'enveloppe, qu'on nomme œufs chez les animaux; ce germe mol est presque fluide, il est d'autant plus organique avant l'accouplement, qu'il est non seulement joint à l'œuf, mais encore à l'ovaire de la mere, & par conséquent, les parties principales doivent ressembler pour la forme, & pour leur nature, à celle de la mere, jusqu'à ce que quelque chose d'étranger s'y soit mêlé. Cependant lorsqu'on voit un si grand nombre d'enfants, pour ne pas dire tous, avoir tant de ressemblance
pour

pour les parties extérieures avec le pere, on peut, je crois, en conclure, que lors de l'accouplement, c'est le pere qui donne la forme aux organes extérieurs de l'enfant qui, avant, n'ont encore pris aucun développement ; mais si le pere manque de force & de vigueur, & que la femelle en ait plus que lui, il arrive que quoique ce soit le pere qui seul donne la vie au germe, il ne contribue que de bien peu au développement des parties extérieures. Ce principe, relativement aux différentes familles des bestiaux, étant reçu, on conviendra que mes observations ne sont pas dépourvues de probabilité.

Mais, me demandera-t'on, comment se fait le développement des

parties du foetus, & jusqu'où peut & doit aller l'influence d'un mâle fort & vigoureux dans ce développement ? Le commencement est un si grand mystere, qu'il n'est pas possible de connoître les opérations qui se font alors. Nous voyons que dans les plantes, la moëlle ne sauroit avoir d'action, & subsister même sans l'écorce, ni l'écorce sans la moëlle ; il en est de même des animaux chez lesquels les parties moëlleuses, c'est-à-dire, le cerveau, l'épine du dos & les nerfs, ne sauroient prendre d'accroissement sans les fibres & les veines, & celles-ci sans les nerfs, ne peuvent être organisées ; d'où il s'ensuit que sans l'existence des uns comme des autres, dans la mere, le germe propre à produire un nouveau fruit ne peut subsister.

Les nerfs & le cerveau sont des parties dont manquent les plantes, qui, par conséquent, sont aussi privées des facultés qui dépendent elles-mêmes de ces parties, & ces parties aident beaucoup chez les animaux, les autres facultés qu'ils ont de commun avec les plantes; mais en même temps elles sont la cause de la différence qu'il y a entre la nourriture & la propagation de l'animal & celles de la plante; mais cependant cela n'empêche pas que je ne trouve que dans le genre animal, comme dans le genre végétal, ce soit le mâle qui, par l'accouplement, donne la vie & l'existence à l'enfant, & que la femelle ne fasse que préparer l'une & l'autre. Le mâle fait plus encore dans le genre animal; car après

que la mere a formé la masse des parties intérieures, c'est le mâle qui forme les parties vitales, celles qui servent à la nourriture & à la défense de l'enfant avec toutes les facultés naturelles qui en dépendent : ainsi tant que le fœtus tient à l'ovaire de la mere, il suit toutes les loix auxquelles toutes les parties du corps de la mere sont assujetties ; mais après qu'il est séparé de l'ovaire par l'acte de l'accouplement, comment se fait-il qu'il conserve encore, avec les parties de la mere, assez de liaison pour que ces parties intérieures soient obligées de ressembler aux mêmes parties intérieures de la mere ? Il est aussi difficile d'expliquer cette opération, que celle qui produit en un instant la ressemblance

de ces parties extérieures avec celles du pere. Il est vraisemblable que le germe a été parfaitement préparé dans l'œuf, de maniere même qu'il n'a eu besoin que d'une espèce de coup électrique, pour être mis en action & pour commencer à vivre.

En considérant quelles peuvent être les raisons qui font que la mere a plus de pouvoir que le pere sur les parties les plus essentielles du fœtus, je ne prétends point rechercher la maniere dont l'embrion éclos en dedans ou en dehors de la matrice ; ce qui me paroît peu important pour mon objet ; mais ce pouvoir est, je crois, une suite essentielle de la premiere formation du germe qui se fait dans l'ovaire, sans que le pere y concoure, & qui n'a person-

nellement d'autre fonction à remplir dans ce grand œuvre de la génération, que de vivifier cette petite machine, de la mettre en mouvement, & de monter les ressorts qui ne le font pas encore.

Je n'ose pousser plus loin mes observations sur ces mystérieuses opérations de la nature ; puissent les foibles conjectures que je viens de hasarder, engager quelques hommes plus éclairés que moi, à en faire de nouvelles, qui soient aussi plus étendues. Si nous avions beaucoup d'expériences de la nature de celles que M. Gledetsch nous a communiquée, il n'y a pas long-temps, sur la fructification artificielle des œufs de poissons, nous pourrions espérer de voir un plus grand jour se répandre

sur les loix obscures de la propagation des animaux. Parmi les expériences rapportées par M. Gledetfch, on en trouve une fort singuliere que lui a fourni les mémoires de l'Académie de Berlin, 1764 : on avoit fait couler des œufs mûrs d'un faumon dans un vase rempli d'eau fraiche, sur ces œufs on avoit ensuite répandu la laite d'un autre faumon, jusqu'à ce que l'eau fût entièrement blanchie, six semaines après, on apperçut dans le vase beaucoup de petits poissons qui vécurent & prirent de la consistance, d'autres œufs sur lesquels on n'avoit point répandu de laite, pourrissent.

En parlant tout-à-l'heure des parties extérieures sur lesquelles influe le mâle plus que la femelle, j'ai mis

de ce nombre celles de défenses dont la principale est le poil ou la laine. La laine a ses racines dans la peau de de l'animal ; elle a une pellicule, des veines ou couloirs remplis de suc. La laine ainsi que les ongles, les dents & la corne, sont les dernières parties de l'animal qui se développent.

La laine est différente dans le même animal, pour la longueur, l'épaisseur, la figure, la force, la mollesse & la couleur. Je suis persuadé qu'elle est produite par le pere, & que le climat, la nourriture ou semblables autres circonstances n'opèrent sur elle aucun changement. Ceux qui ont attribué au climat la perfection de la laine, n'ont été, sans doute, portés à adopter cette

opinion, que parce qu'ils n'ont envisagé les belles laines que comme une production des pays chauds : ils ont connu que dans l'Asie, le Coracan, l'Ionie, la Phrygie, l'Arabie, la Perse; dans l'Amérique, le Chili, le Pérou; dans l'Afrique, la Barbarie; dans l'Europe, l'Italie & l'Espagne avoient toujours été renommés pour la bonté, la finesse & la beauté de leur laine, mais ils ont négligé d'observer que dans ces mêmes pays chauds, on trouvoit des poils de chevre & des laines très-grossières; telles sont celles de l'Andalousie : on y trouve des chevres qui ont un poil aussi court & aussi gros que les chevres de Suède, & des moutons qui paissent à côté d'un troupeau de moutons à laine fine, n'en ont pas moins eux-

mêmes une laine aussi commune que la plus commune de tous les autres pays septentrionaux de l'Europe. Cela a toujours été, puisque la Ligurie, la Cappadoce, le Pont, l'Istrie, la Liburnie, l'Egypte, l'Ethiopie, la Barbarie, la Sardaigne ont été cités par les auteurs anciens, pour avoir des troupeaux qui donnoient des laines très-grossières & si nous nous arrêtons principalement à l'Espagne, nous trouverons que les moutons à laine fine paissent dans certaines saisons dans des parties de l'Espagne où le froid est très-rigoureux. Ces troupeaux sont en grand nombre dans le royaume de Léon & dans l'Estramadure; ils y restent jusques la mi-Avril, temps auquel on les fait passer dans la vieille Castille, où au mois

de Mai, 1761, les montagnes étoient couvertes de neige, ainsi que celles de la nouvelle Castille : la même année, il neigea si fort le quatre Mai à Ségovie, que toutes les rues de cette Ville étoient couvertes de neige à la hauteur d'un pied. Il gèle quelquefois si fort dans la vieille Castille, qu'on peut marcher sur la glace sans danger de la rompre. Opposons maintenant aux pays chauds, les pays froids; l'Ecosse, par exemple, où il fait certainement beaucoup plus froid qu'en Angleterre, a cependant des laines aussi fines que les meilleures laines d'Angleterre; l'animal qui dans le Pérou fournit ce beau poil, qu'on nomme *laine de Vigogne*, reste l'été sur des montagnes si hautes, qu'elles sont

toujours couvertes de neige. On a aussi remarqué qu'à la Jamaïque, pays fort chaud, la laine y étoit fort grossière. Enfin, dans la Bothnie orientale & occidentale, qui sont les provinces les plus septentrionales de la Suède, les moutons d'Espagne n'y ont pas plus dégénéré que dans les provinces méridionales.

La nourriture & la bonté des pâturages peuvent influencer sur l'animal pour la force, la grandeur, l'embonpoint, & pour rendre le lait de la brebis plus abondant. C'est, sans doute, à la qualité des seuls pâturages, que la Barbarie, la Hongrie, la Flandre, le Texel, le Lincolnshire en Angleterre, doivent la force & la grandeur, qui distingue leurs moutons de ceux des autres pays. Il en

est de même de tous les autres animaux ; les chevaux du Holstein & du Danemarck, ne sont si forts, & ceux de l'isle Oland dans la Baltique, & plus encore ceux des Indes orientales, si petits & si foibles, que parce que les premiers sont dans de bonnes pâtures, tandis que les autres en habitent de mauvaises. Les plantes aromatiques donnent un excellent goût à la chair ; un pâturage gras rend le lait favoureux ; une nourriture abondante donne de la force à l'animal ; mais rien de tout cela ne contribue, ni lui procure une toison fine. Virgile a dit : *fuge pabula lecta*, & l'expérience a prouvé l'excellence de ce conseil. Le mouton ne veut point de pâturages gras ; plus l'herbe qui le nourrit a de force

& de parties favoureuses, & nourrissantes, plus il est sujet à des maladies. Il acquiert dans un pâturage gras un embonpoint qui trompe, qui lui donne une force apparente, qui séduit, mais dont on est détrompé par les maux qui en sont la suite.

Les moutons d'Angleterre & d'Espagne, qui donnent une plus belle laine, & cet animal du Pérou, dont le poil a tant de réputation, prennent pour nourriture les herbes qui croissent en petite quantité sur les montagnes; cette herbe est fine, & même elle a plus de parfum & de faveur que de force; elles sont peu nourrissantes; les pays du Nord comme ceux du Midi, ont des montagnes, & sur ces montagnes, de cette sorte d'herbe si propre pour les

moutons. La frugalité des moutons d'Espagne & d'Angleterre à laine fine, n'est point cependant la cause de la conservation de la beauté de leur laine, puisqu'elle est la même chez les moutons à laine plus grossière. D'ailleurs, si on examine l'effet du terrain sur les plantes, on verra qu'il est le même sur les animaux. La plante mise dans un terrain gras, devient plus forte, plus vigoureuse que celle de la même espèce qui se trouve dans une terre maigre ; mais les fruits de l'une comme de l'autre conservent leur nature, leur forme, même leur goût : nourrissez un chien de viande crue, ou ne lui donnez pour aliment, que des viandes cuites, il n'en conserve pas moins toutes les qualités de son espèce. Taver-

nier & d'autres auteurs ont prétendu que la finesse de la laine d'Espagne venoit de l'usage où l'on étoit de tenir les troupeaux au grand air ; mais ceux d'Eyderstadt & d'Angleterre , sont quelquefois renfermés pendant les temps les plus rigoureux , dans les étables , & cependant leurs laines ne perdent rien de leur première qualité. On ne voit pas que le poil du chien qui est enfermé dans un endroit chaud , soit différent de celui de la même espèce plus abandonné à lui même , moins soigné & plus exposé aux rigueurs du froid. Quelque moyen que l'homme emploie , il ne peut jamais changer l'essence des choses. L'œuvre de la nature est si fort au-dessus de l'industrie humaine , que quelque grande
que

que soit celle-ci, ses effets ne feront jamais qu'une laine grosse devienne fine, & qu'une laine fine devienne grosse.

On attribue aussi quelquefois la finesse de la laine d'Espagne à la vie ambulante que menent les troupeaux qui la donnent, & on ne fait pas attention, qu'en Espagne des troupeaux qui ne produisent que de grosses laines, ne sont jamais sédentaires. D'ailleurs dans les Pyrénées, on voit de ces troupeaux qui ne quittent jamais les hauteurs; on en trouve dans la Navarre, dont la vie est toujours ambulante, & dont la laine est aujourd'hui comme elle étoit autrefois, très-commune. Les Rennes des Lapons passent tout l'été sur les plus hautes montagnes,

sans que leur poil se soit amélioré. Il est bien vrai que presque tous les troupeaux qui donnent en Espagne la laine la plus commune, sont sédentaires ; mais il ne faut pas attribuer à leur genre de vie, la qualité de leur laine. Ces troupeaux sont peu soignés ; ceux auxquels ils appartiennent ne donnent aucune attention au choix des beliers, & ils ont plus à cœur d'avoir des bêtes grasses & fortes, propres pour les tables, que celles qui leur fourniroient de belle laine pour les manufactures. Ce qui prouve invinciblement que le changement de climat n'influe en rien sur la laine, ce sont les chevres d'Angora que nous avons vu passer du climat de leur pays natal dans le nôtre où elles n'ont point dégénéré.

Il en a été de même des chats à long poil de la Natolie , qui , en Suède , ont conservé toute la beauté de leur poil , sa longueur , sa finesse , sa blancheur & son éclat.

Le sel est d'une grande utilité pour les brebis , il excite l'appétit de l'animal , entretient sa chaleur interne dans les temps pluvieux & froids ; si on le leur donne dans le printems & dans l'automne , il est un préservatif contre les vers du foie & contre l'hydropisie qu'ils occasionnent souvent. Le sel est donc d'un usage indispensable pour les bergeries , mais ne contribue pas plus à la finesse de la laine , que les autres aliments qui composent la nourriture des moutons.

Pour donner plus de force à tout ce que nous avons dit sur ce qui

peut être le principe de la finesse des laines, nous ferons quelques observations sur la formation organique du poil des animaux qui, ainsi que la laine des moutons, ne doivent pas plutôt être changées par l'effet de l'air ou de la nourriture, que les autres parties organiques & plus nobles du corps de l'animal, qui n'éprouvent cependant aucun changement, lorsque l'animal change de climat, d'aliment, &c.

Il est plusieurs animaux qui ont reçu de la nature un poil long pour les couvrir, tel que le loup, le renard, le chien de montagne, l'ours, le castor, le grand & le petit chameau, la chèvre, le mouton, &c. Toutes les parties du corps de ces animaux ne portent pas du poil

d'une même longueur & d'une même finesse ; il en est de même des plumes des oiseaux.

Chaque genre d'animaux a quelque chose qui le caractérise ; chaque espèce a quelque chose qui lui est essentiellement propre, tels sont les ongles, les cornes des pieds, les plumes, les écailles. Les hommes n'ont point de griffes, mais des ongles ; les chats ont des griffes & n'ont pas de cornes ; dans quelque climat qu'on transporte le bœuf, ses pieds auront toujours des cornes ; & quelque nourriture qu'on donne à l'oiseau, il ne portera jamais de laine, comme le mouton n'aura jamais le poil de l'ours.

Mais ce mouton & cet ours qui portent, l'un du poil, & l'autre

de la laine, depuis le moment de la création, ont eu des ancêtres & auront des descendans dont le poil ou la laine n'étoient pas & ne seront pas de la même longueur & de la même finesse que la leur. Cette variété ne peut être considérée que comme accidentelle, elle n'existoit pas quand l'espèce a commencé, chaque espèce a son poil, sa laine particulière. L'homme ne sortit pas velu comme Esau des mains du Créateur, & la chevre au moment de la création n'avoit pas le poil de celle d'Angora. Il a dû donc nécessairement arriver quelque chose d'extraordinaire, qui ait fait que la chevre d'Angora ait eu le poil différent de celle d'Espagne.

Les poils sont plantés sur la peau

du fœtus , du moins chez les bestiaux , les chevres & les moutons , avant leur naissance ; on n'a aucune preuve que la nourriture & le climat aient pu faire changer ce poil de nature , peut-être que sa longueur & sa finesse sont la suite de son épaisseur ; car comme les arbres qui plus ils sont près les uns des autres poussent une tige moins forte & plus déliée , il a pu arriver la même chose pour le poil. Ce qui le feroit croire , c'est que la toison d'une brebis à laine fine est plus garnie que celle d'une laine plus grosse. Plus la chevre d'Angora grossit & grandit , plus son poil devient gros , la surface de son corps étant plus grande , le poil a plus d'espace pour pousser librement.

Il a pu se faire qu'un grand belier fort & robuste se soit accouplé avec une petite brebis, qu'il en soit provenu une race encore plus petite que celle de la mere. La laine alors ayant moins d'espace, a été plus ferrée & par conséquent elle a été plus fine que toutes celles des races précédentes. Le contraire a aussi pu arriver, un petit belier aura couvert une brebis aussi petite que lui, cette race n'aura trouvé qu'un mauvais pâturage, & se sera encore affoiblie, & de proche en proche l'affoiblissement de la race aura encore augmenté. Dans un bon pâturage, un fort belier & une forte brebis auront engendré de forts agneaux, qui augmentant encore de force au fur-à-mesure qu'ils auront pris une nour-

riture plus forte , auront produit des enfans encore plus forts & plus robustes qu'eux : ce qui est certain , ou du moins prouvé , c'est que la brebis d'Espagne , ainsi que celle d'Angleterre à laine fine , sont beaucoup plus petites que celles d'Afrique & de Sardaigne , dont la laine est moins parfaite , moins belle & moins bonne.

On rapporte qu'une race provenue de grands beliers de Flandre , s'est conservée de la grandeur des meres ; mais a eu la laine fine des peres , ce qui confirmeroit ce que nous avons dit plus haut , que dans la propagation , c'est la mere qui opère sur les parties intérieures , & le pere sur les parties extérieures.

Au reste l'essentiel est présentement , que nous possédions en Suède

la race des brebis à laine fine, & non pas de savoir leur origine, mais de la conserver, & qu'elle se multiplie. Aristote disoit, que plus les brebis étoient abondamment couvertes de laine, plus aisément elles supportoient la rigueur du froid, ce qui prouve que celles qui habitent notre climat n'en ont point souffert, c'est qu'elles y ont multiplié beaucoup; ce que nous avons dit plus haut de leur multiplication depuis 1747, jusqu'en 1764, prouve évidemment que les brebis à laine fine ne sont pas déplacées parmi nous.

J'ajouterai ici par forme de conseils pour ceux qui ont à cœur la perfection de nos laines, qu'on ne peut trop payer un bon belier. Les anciens Espagnols donnoient pour

s'en procurer un jusqu'à mille rix-dalers, & à présent on le paye encore cent ducats ; on ne doit pas non plus apporter moins de soin au choix des brebis. La plus grande attention qu'il faut avoir, est de ne permettre l'accouplement de l'un comme de l'autre, que lorsqu'ils ont trois ans au moins accomplis, & jamais de laisser un belier saillir plus de quinze brebis; il vaudroit mieux même, qu'il en couvrit encore moins. Après la fixième année, il convient de le châtrer & de le vendre, & la brebis doit être vendue lorsqu'elle a sept ans. Une attention qu'on doit encore avoir, c'est de ne donner jamais à une brebis foible un fort belier, il est bon que la taille & la grosseur de l'un soient proportionnés à celle de l'autre.

L'effet de l'usage où l'on est dans quelques pays de traire les brebis, est de rendre leur laine plus grosse, fans parler que cela nuit aussi beaucoup aux agneaux auxquels il vaut mieux donner deux nourrices qu'une. Une chose qu'on ne doit pas négliger, c'est de changer souvent de pâturage, afin que les moutons puissent choisir l'herbe qu'ils aiment le mieux. Dans l'hiver on doit aussi donner au mouton plus de fourrage qu'il n'en peut consommer, afin qu'il ne mange que celui qui lui plaira davantage.

Je conseillerois, pour la guérison de la gale, de faire usage du soufre pour remède interne, & du tabac pour remède externe. Le sel est excellent pour l'hydropisie, & l'huile de Russie pour la petite vérole.

Quoique les Anglois soient dans l'usage de laver la laine sur le dos de l'animal, je pense que c'est une mauvaise pratique ; les moutons ont une aversion naturelle pour l'eau, ils ne vont jamais dans l'eau de leur plein gré ; d'ailleurs ce lavage ôte à la laine les parties grasses qui sont utiles pour perfectionner le lavage de la laine après la tonte, qu'on ne peut jamais éviter, quelque soin qu'on prenne auparavant pour conserver la pureté de la laine.

Jamais on ne doit tondre qu'une fois tous les ans les moutons. Les pays où on les tond deux fois, n'ont ni de bons troupeaux, ni de bonnes laines.

Dans les pays où les troupeaux ne sont pas aussi nombreux qu'en Espagne & en Angleterre, on de-

vroit disposer son troupeau relativement à sa force, c'est-à-dire, aux moyens qu'on a de le nourrir; par exemple, celui qui peut nourrir deux à trois cents moutons durant l'hiver, pourroit avoir:

	ans.	quantité.
<i>Beliers de</i> . . .	6 .	2
	5	4
	4	4
	3	5
	2	2
	1	10
<i>Brebis de</i> .	7	20
	6	26
	5	33
	4	33
	3	38
	2	45
	1	60

Pour châtrer. ans. quantité.

Agneaux de 1 2

2 2

3 2

288.

Comme les grands troupeaux sont toujours mieux soignés que les petits, que d'un autre côté, peu de personnes sont en état d'avoir de grands troupeaux, il seroit fort avantageux que plusieurs possesseurs de petits troupeaux les réunissent pour en faire un grand, & qu'alors les beliers fussent en commun, afin que tous les propriétaires se trouvassent également intéressés à leur choix & que tous retirassent un plus grand avantage de cette réunion; les gages des bergers seroient alors plus forts, & par con-

féquent, on pourroit s'en procurer de meilleurs que ceux qu'on auroit, si chaque propriétaire d'un petit troupeau avoit le sien particulier.

F I N.

